

Le Ciel empoisonné

Arthur Conan Doyle

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avant-Propos

C'est le personnage, ce sont les prouesses de Sherlock Holmes qui ont établi en France la réputation de Sir Arthur Conan Doyle. Sans doute les débuts de l'écrivain anglais ne dataient point de ce Crime Étrange où il utilisait pour la première fois le célèbre détective ; mais ses essais dans le roman historique, très remarqués en Angleterre, n'avaient pas eu chez nous de retentissement immédiat. Enfin Holmes vint ; et quand on aura dit que nous n'avions pas attendu jusque-là pour voir la méthode déductive entrer dans la fiction policière, on n'aura rien enlevé aux qualités qui font de lui une création originale et vivante. Il saisit du coup le public. La longue suite de ses « Exploits » et de ses « Aventures » valida cette prise de possession.

Pourtant, l'on commettrait une injustice envers Conan Doyle en ne faisant pas, à ceux de ses livres d'où Sherlock Holmes est absent, la part qui leur revient dans son œuvre. Il est le type même de l'écrivain que les Anglais qualifient de « versatile ». Aucun ne change plus volontiers sa manière ; aucun n'a davantage la curiosité des tentatives ; aucun n'y porte, d'ailleurs, plus de variété dans l'invention, de souplesse dans l'exécution, de juste sobriété dans le style. Car, notons-le, nos romanciers populaires n'ayant pas accoutumé de nous gâter à cet égard, Conan Doyle, s'il peut être classé, quant au choix des sujets, parmi les romanciers populaires, se distingue au moins d'entre eux en ce qu'il a un style. Sa langue est claire, précise, élégamment directe. Encore n'est-ce qu'une partie de ses mérites. Il a cet art incontes-

table qui, une fois le drame bâti, le « situe », évoque les milieux, anime et oppose les figures, détermine une « atmosphère ».

Après le roman historique, après le roman judiciaire, il a abordé le roman d'aventures. Le Monde Perdu a, dans son genre, des côtés de chef-d'œuvre. C'est, si l'on veut, du Jules Verne, mais avec une bien autre vigueur dans le dessin des caractères, et ce quelque chose de très spécial, de très savoureux, qu'y peuvent ajouter le tour d'esprit et l'humour britanniques. Cependant, s'il est un terrain où Conan Doyle se sent particulièrement à l'aise, c'est dans ce que nos voisins appellent la short story, autrement dit le récit bref, la nouvelle. Là, toutes ses qualités interviennent ensemble. En se concentrant, elles se servent. La série des « Sherlock Holmes » est faite, au principal, de short stories. Dans celui de ses livres qui a pour titre Round the fire stories (« Histoires du coin du feu »), d'où l'on a tiré en français les deux volumes intitulés Du Mystérieux au Tragique et La Main Brune, il a réuni une vingtaine de contes dont certains ne seraient pas indignes d'être comparés à ce qu'il y a de meilleur depuis Poe dans le récit à base de tragédie et de mystère. M. Paul Bourget, qui a si bien défini les conditions de l'art de la nouvelle, après en avoir lui-même donné d'admirables exemples, y trouverait, au besoin, une confirmation des lois qu'il a posées.

Plus qu'un roman, le Ciel Empoisonné est, au sens où nous l'entendions jadis, une nouvelle. Pas de développements, pas de digressions ni d'à-côtés. Une action violente et rapide ; des épisodes fortement noués et réduits à l'essentiel. Les personnages sont encore ceux du Monde Perdu ; mais là s'arrête le rapport entre les deux ouvrages, et l'un n'est nullement la suite de l'autre. Dans le Monde Perdu, deux savants, Challenger et Summerlee,

un grand seigneur passionné de grandes chasses, lord Roxton, un journaliste londonien, Édouard Malone, s'en vont explorer un haut plateau de l'Amazone où l'on croit que survivent des espèces animales préhistoriques. Dans le Ciel Empoisonné, nos quatre hardis compagnons sont par hasard réunis chez Mrs. Challenger au moment où un cataclysme inattendu bouleverse la planète. Évidemment, cette hypothèse d'un désastre cosmique n'est pas en soi toute neuve : on la trouverait déjà dans le roman de P. Shiel, si curieux et trop ignoré en France, le Nuage Pourpre ; et elle ne va pas sans analogie avec le postulat de Wells dans Au temps de la Comète. Ce qui est intéressant ici, c'est la manière dont Conan Doyle l'a rajeunie, c'est le parti qu'il en tire, c'est comment réagit, à la menace de l'anéantissement universel, chacun des cinq privilégiés qu'il épargne. Et déjà il semble qu'en plusieurs endroits l'on voie se manifester chez l'auteur ce mysticisme qui devait, après 1914, l'incliner comme tant d'autres au spiritualisme, et faire de lui le plus fervent propagandiste de ce qu'il a nommé le « message vital ».

L. L.

Chapitre I

Il importe que je consigne tout de suite ces choses stupéfiantes, alors qu'elles gardent dans mon esprit leur netteté première et une exactitude de détails que le temps risquerait d'affaiblir.

Mais, d'abord, comment ne pas admirer qu'après avoir constitué le petit groupe du Monde Perdu, le professeur Challenger, le

professeur Summerlee, lord John Roxton et moi, nous nous soyons aussi trouvés désignés pour une pareille fortune ?

Quand, il y a quelques années, je donnai à la Daily Gazette une chronique du voyage fameux que nous venions de faire en Sud-Amérique, je ne prévoyais pas qu'un jour il m'appartiendrait de rapporter une aventure encore plus étrange, une aventure proprement unique dans les annales de l'humanité, et telle que dorénavant elle dominera tous les souvenirs humains, comme un pic les humbles collines qui l'entourent. Si, par lui-même, l'événement doit laisser à jamais une impression de merveilleux, les circonstances qui nous réunirent tous les quatre à cette occasion se produisirent le plus naturellement du monde, et, pour ainsi dire, inévitablement.

Le vendredi 27 août, date éternellement mémorable, j'allai au bureau de mon journal demander un congé de trois jours à Mr. Mc Ardle, qui continuait de présider au service des informations. Le bon vieil Écossais hocha la tête, gratta la touffe de poils vermeils qui lui couronnait le front, et laissant enfin parler son ennui :

« J'étais en train de songer, monsieur Malone, que j'allais précisément, ces jours-ci, vous employer à votre avantage. Il y a une affaire que vous seul traiteriez comme elle le mérite.

— Tant pis ! dis-je, essayant de cacher ma déconvenue. Évidemment, si l'on a besoin de moi, cela règle la question. Mais j'ai un rendez-vous qui me tient à cœur ; de sorte que si je n'étais pas indispensable…

— Sincèrement, j'en doute. »

C'était dur ; mais que faire, sinon bon visage ? Après tout, je ne devais m'en prendre qu'à moi-même de ce qui m'arrivait ; j'aurais dû réfléchir plus tôt qu'un journaliste ne dispose pas ainsi de sa personne.

« N'y pensons plus, dis-je, avec toute la légèreté dont je fus capable sur la minute. Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous alliez interviewer ce diable d'homme, là-bas, à Rotherfield…

— Le professeur Challenger ? m'écriai-je.

— Tout juste. Vous avez probablement lu dans les rapports de police que, la semaine dernière, il a fait dégringoler la pente de la grande route au jeune Alec Simpson, du Courrier, en le traînant, l'espace d'un mille, par le col de son veston et le fond de sa culotte. Nos « petits » n'iraient pas de moins bon cœur interviewer un alligator en liberté dans le Zoo. Mais vous êtes son vieil ami, et je pensais que cela vous permettait bien des choses.

— Ma foi, répondis-je, grandement soulagé, voilà une heureuse rencontre : je venais vous demander un congé pour aller voir le professeur Challenger à Rotherfield. C'est l'anniversaire de notre grande aventure d'il y a trois ans, et il a invité tous ses compagnons à se réunir chez lui pour fêter cette date. »

Mc Ardle se frotta les mains, ses yeux brillèrent derrière ses lunettes.

« À merveille ! proclama-t-il, arrachez-lui son opinion. Toute autre que la sienne m'intéresserait peu ; mais le gaillard a déjà donné sa mesure ; qui sait ce qu'il nous réserve encore ?

— De quoi s'agit-il donc ? et qu'a-t-il fait ?

— N'avez-vous pas vu dans le Times d'aujourd'hui sa lettre sur les « Possibilités scientifiques » ?

— Non. »

Mc Ardle plongea jusqu'au parquet, d'où il ramena un journal.

« Lisez tout haut, fit-il, en m'indiquant du doigt une colonne. Je vous écouterai volontiers, n'étant pas certain d'avoir saisi très clairement ce qu'il veut dire. »

Et je lus ce qui suit au chef des informations de la Gazette :

« LES POSSIBILITÉS SCIENTIFIQUES

« J'ai parcouru, avec un amusement où ne laissait pas de se mêler une émotion moins flatteuse, la lettre pleine de suffisance et parfaitement niaise que James Wilson Mac-Phail a publiée ces jours-ci dans vos colonnes sur l'altération des raies de Frauenhofer à la fois dans le spectre des planètes et dans celui des étoiles fixes. Sa conclusion, c'est que ce fait ne signifie rien. Une intelligence plus ouverte que la sienne peut, au contraire, le supposer très important, assez important, même, pour impliquer le suprême destin de tout homme, de toute femme et de tout enfant sur cette terre. Je ne saurais, en employant le langage scientifique, espérer me faire entendre de ces vaines personnes qui vont cueillir leurs idées dans les colonnes d'un quotidien ; je vais donc, compatissant à leur médiocrité mentale, tâcher de déterminer la situation au moyen d'une comparaison familière qui n'excède pas la compréhension de vos lecteurs.

— Mon garçon, c'est un phénomène, un vivant phénomène que cet homme ! s'écria Mc Ardle, hochant rêveusement la tête. Il ferait se hérisser les plumes naissantes d'une colombe ! Il provoquerait une émeute dans une assemblée de Quakers ! Pas étonnant s'il a exaspéré Londres. Et quel dommage ! car c'est un grand cerveau, monsieur Malone ! Mais voyons sa comparaison. »

Je repris ma lecture :

« Qu'on se figure une poignée de bouchons lancés de compagnie sur un courant paresseux à travers l'Atlantique : ils dérivent lentement au jour le jour, les conditions ambiantes restant les mêmes. On pense bien que, s'ils étaient doués de sensibilité, ils considéreraient ces conditions comme permanentes et assurées ; mais une connaissance supérieure nous avertit que des accidents multiples les guettent. Ils peuvent aller donner contre un navire, contre une baleine endormie, ou s'empêtrer dans des herbes marines ; en tous cas, leur voyage prendra sans doute fin par un échouement sur la côte rocheuse du Labrador. Mais que sauraient-ils de tout cela tandis que, jour après jour, ils s'en vont mollement poussés sur ce qu'ils croient un océan infini et homogène ?

« Vos lecteurs comprendront peut-être que l'Atlantique représente ici le puissant océan de l'éther à travers lequel nous voguons, et le paquet de bouchons notre obscur système planétaire. Soleil de troisième ordre, le globe terrestre, avec sa séquelle d'insignifiants satellites, flotte, dans les mêmes conditions quotidiennes, vers une fin mystérieuse, vers quelque vilaine catastrophe apostée aux confins de l'espace, sous la forme soit d'un Niagara qui doit le balayer, soit d'un inconcevable Labrador où il

se brisera. Je vois là non pas de quoi justifier le superficiel et ignorant optimisme de votre correspondant Mr. James Wilson Mac-Phail, mais des raisons d'observer de près, avec un intérêt vigilant, toute indication d'un changement dans les milieux cosmiques, car notre sort final peut en dépendre.

— Ma parole ! il eût fait un grand ministre, interrompit Mc Ardle ; il ronfle comme un buffet d'orgue. Qu'est-ce donc qui l'inquiète ? Continuez.

— À mon avis, la modification et l'altération des raies de Frauenhofer dans le spectre décèlent un vaste changement cosmique, d'un caractère subtil et singulier. La lumière des planètes n'est que la lumière réfléchie du soleil ; la lumière des étoiles vient des étoiles elles-mêmes. Or, dans le cas qui nous occupe, le spectre des planètes et celui des étoiles ont tous les deux subi un même changement. Y a-t-il donc un changement et dans les planètes et dans les étoiles ? Mais quel changement de même nature pourraient-elles simultanément subir ? Alors, s'agirait-il d'un changement de notre atmosphère ? C'est possible, mais tout à fait improbable, puisque nous n'en voyons aucun signe autour de nous et que l'analyse chimique nous l'eût infailliblement révélé. Reste une troisième possibilité, celle d'un changement survenu dans le milieu conducteur, dans cet éther infiniment ténu qui s'étend d'étoile à étoile et baigne l'univers. Nous y flottons comme en plein océan, au gré d'un courant paresseux. Ce courant nous aura-t-il portés à travers des régions d'éther encore nouvelles et possédant des propriétés que nous n'avons jamais conçues ? En tout cas, il y a quelque part un changement, le trouble cosmique du spectre le prouve. Ce changement peut être heureux, il peut être fâcheux, il peut être neutre, nous ne savons

pas. Qu'un observateur frivole trouve la question sans importance : un homme comme moi, ayant l'intelligence approfondie du vrai philosophe, tient pour incalculables les possibilités de l'univers, et pour sage celui-là qui s'attend toujours à l'inattendu. Par exemple, qui oserait dire que la maladie universelle et non définie dont vous signaliez, ce matin, la brusque apparition parmi les indigènes de Sumatra, n'a pas de relation avec un changement cosmique susceptible de les affecter plus vite que les populations plus complexes de l'Europe ? Je vous donne l'idée pour ce qu'elle vaut. Dans l'état présent de la question, il ne servirait pas plus d'affirmer le fait que de le nier ; mais c'est être un lourdaud sans imagination que de ne pas le ranger au nombre des possibilités scientifiques.

« Fidèlement vôtre.

« George-Édouard Challenger.

— La belle et stimulante lettre ! fit Mc Ardle pensif, en ajustant une cigarette dans le long tube de verre dont il se servait habituellement pour fumer. Qu'en dites-vous, monsieur Malone ? »

J'avouai ma complète, et honteuse incompétence. Qu'était-ce notamment que les raies de Frauenhofer ? Mc Ardle venait d'étudier la question avec notre collaborateur scientifique : il prit sur son bureau une photographie représentant deux de ces bandes spectrales dont l'aspect multicolore évoque les rubans de chapeau qu'arbore l'ambitieuse jeunesse d'un club de cricket ; et il me montra du doigt certaines lignes noires coupant transversalement la série des couleurs qui va du rouge au violet par des gradations d'orange, de jaune, de vert et d'indigo.

« Ces lignes noires sont les raies de Frauenhofer, dit-il. Les couleurs constituent la lumière. Toute lumière réfractée par un prisme donne les mêmes couleurs. Donc, les couleurs ne nous apprennent rien. Ce sont les raies qui comptent, car elles varient selon l'agent qui produit la lumière. Ce sont elles qui ont subi un trouble la semaine dernière, et les astronomes ont vivement discuté la cause de ce trouble. La photo que voici paraîtra dans le numéro de demain. Jusqu'à présent, le public n'a pas prêté beaucoup d'intérêt à l'affaire ; je crois que la lettre de Challenger dans le Times va éveiller son attention.

— Et cette mystérieuse épidémie de Sumatra ?

— Sans doute, il y a loin d'une raie qui se brouille dans le spectre à un nègre qui tombe malade dans une colonie hollandaise ; mais Challenger nous a prouvé déjà qu'il ne parle pas à la légère. Certainement une étrange maladie sévit là-bas. Un câblogramme de Singapour annonce aujourd'hui même que les phares sont éteints dans les détroits de la Sonde et que, par suite, deux navires sont allés à la côte. Voilà pour vous de quoi interroger Challenger. Si vous en obtenez quelque chose de précis, donnez-nous lundi une colonne. »

Tournant et retournant dans ma tête l'objet de ma mission, je sortais du cabinet de Mc Ardle quand je m'entendis appeler de la salle d'attente, à l'étage inférieur. Un petit télégraphiste m'apportait une dépêche que l'on m'avait fait suivre de Streatham où j'habite. Elle venait de l'homme même qui nous intéressait, et elle était conçue en ces termes :

« Apportez de l'oxygène.

Challenger. »

« Apportez de l'oxygène ! » Le professeur avait une sorte de gaîté éléphantine capable des plus lourdes gambades : était-ce là une de ces plaisanteries qui, sans égard à la gravité de l'entourage, faisaient de sa figure un rire sonore où ses yeux s'engouffraient, où l'on ne discernait plus qu'une bouche béante et les sursauts d'une barbe ? J'étudiai les mots sans pouvoir, ni de près ni de loin, y voir rien de drôle. La dépêche, dans son laconisme bizarre, constituait bien un ordre. Et un ordre de Challenger était le dernier qu'il me plût d'enfreindre ! Peut-être Challenger préparait-il une expérience ; peut-être… Mais je n'avais pas à spéculer sur ses raisons de vouloir de l'oxygène, j'avais à m'en procurer. Je disposais d'environ une heure avant de prendre le train à la gare de Victoria ; et, sautant dans un taxi, je me fis conduire, après en avoir vérifié l'adresse dans l'annuaire du téléphone, à la Compagnie des tubes d'oxygène, Oxford Street.

Comme je descendais de voiture devant les magasins de la Compagnie, deux jeunes gens en sortaient, portant un cylindre de fer qu'ils se mirent en devoir de hisser, non sans peine, sur une auto arrêtée devant la porte. Un homme les dirigeait, les talonnait, les gourmandait d'une voix criarde et sardonique. Il se tourna vers moi. Je ne pouvais m'y méprendre : ces traits austères, cette barbiche de bouc, c'était mon vieux compagnon revêche, le professeur Summerlee.

« Quoi ! s'écria-t-il, vous n'allez pas me dire qu'un absurde télégramme vous enjoint d'apporter de l'oxygène ? »

Je lui montrai mon papier.

« En vérité ! Eh bien, moi aussi, j'en ai reçu un, et, bon gré, mal gré, je m'y conforme. Notre brave ami est plus impossible

que jamais. Il ne saurait avoir, pourtant, un si pressant besoin d'oxygène qu'il renonce à s'en procurer par les moyens ordinaires et qu'il prenne le temps de ceux qui, réellement, ont plus à faire que lui ! Pourquoi ne pas s'adresser directement au fournisseur ? »

Je dus me borner à suggérer que, vraisemblablement, Challenger se trouvait dans un cas d'urgence.

« Ou, du moins, il se l'imagine, ce qui est tout autre. D'ailleurs, inutile maintenant que vous fassiez aucun achat, puisque voici déjà une provision considérable.

— Cependant, il semble avoir ses raisons de désirer que, moi aussi, j'apporte de l'oxygène. Tenons-nous-en à ce qu'il dit. »

En conséquence, nonobstant toutes les représentations de Summerlee et toutes ses jérémiades, je commandai un tube supplémentaire, qui prit place à côté des autres sur l'automobile, car Summerlee m'avait offert de me porter à la gare de Victoria.

J'allai payer mon taxi : le conducteur me chercha noise sur le prix de la course et m'adressa des injures. Quand, après cela, je rejoignis le professeur, lui-même se querellait furieusement avec les deux hommes qui avaient chargé l'oxygène sur la voiture, et sa barbiche se trémoussait d'indignation. L'un de ces individus l'ayant traité de « vieux cacatoès stupide, » son chauffeur bondit à terre, fou de rage, prêt à relever l'affront, et nous eûmes bien du mal à empêcher une rixe sur la voie publique.

On peut ne voir là que des incidents sans intérêt ; c'est ainsi qu'alors ils nous apparurent. Aujourd'hui seulement, quand je re-

garde derrière moi, j'aperçois leurs rapports avec ce qui allait suivre.

Il fallait, vraisemblablement, que le chauffeur fût un novice ou que la colère eût monté ses nerfs, car, tout le long du chemin jusqu'à la gare, il nous conduisit de façon indigne. À deux reprises, il faillit entrer en collision avec des véhicules aussi fantasques, et je me rappelle avoir fait remarquer à Summerlee que l'art de conduire avait beaucoup baissé à Londres. Nous manquâmes d'aller donner dans un grand rassemblement qui s'était formé autour d'une scène de pugilat. La maladresse de notre chauffeur souleva des cris de colère. Un homme, sautant sur le marchepied, brandit une canne au-dessus de nos têtes. Nous parvînmes à nous débarrasser de lui, mais nous ne respirâmes qu'une fois sortis du Parc, loin de la foule. Ces petits événements successifs nous avaient fort agacés ; et je connaissais, à l'excitation de Summerlee, qu'il était à bout de patience.

Pourtant, notre bonne humeur nous revint quand nous vîmes, nous attendant sur le quai de la gare, lord John Roxton, mince et long dans un costume de chasse en cheviote jaune. Lui-même il nous aperçut, et son visage aigu, aux inoubliables yeux, si ardents et néanmoins si spirituels, rougit de plaisir. Ses cheveux carotte se mouchetaient de gris ; le ciseau du temps avait un peu plus profondément sculpté les rides de son front ; mais il restait, à tous autres égards, le lord John Roxton que nous avions eu jadis pour camarade.

« Vous voilà, docte professeur ? Vous voilà, jeune homme ? » cria-t-il, s'avançant à notre rencontre.

Il éclata de rire en découvrant, derrière nous, les cylindres d'oxygène sur le chariot de l'homme d'équipe.

« Alors, vous aussi ? fit-il. Le mien est déjà dans le fourgon. Qu'est-ce que peut bien mijoter le cher vieux ?

— Avez-vous lu sa lettre dans le Times ? demandai-je.

— À propos de quoi ?

— Balivernes ! jeta Summerlee, d'un ton âpre.

— Ou je me trompe, ou cette histoire d'oxygène se rattache à sa lettre.

— Balivernes ! » répéta Summerlee, avec une inutile violence.

Nous nous étions installés en première classe, dans le compartiment des fumeurs, et déjà le professeur avait allumé sa vieille petite pipe, dont le fourneau de bois calciné piquait une rougeur d'incendie à la pointe de son grand nez batailleur.

« L'ami Challenger est un maître homme, continua-t-il d'une voix véhémente. Impossible de le nier. Fou qui le nie ! Regardez son chapeau : il y a là-dedans un cerveau de six onces, une puissante machine dont les organes fonctionnent avec douceur et régularité. Montrez-moi où vous logez la machine, et je vous en dirai la puissance. Mais c'est un charlatan né, vous m'avez entendu le lui dire en face ; un charlatan né, qui a la manie dramatique de se mettre brusquement en lumière. Tout est calme dans ce moment-ci : l'ami Challenger en profite pour occuper l'attention publique. Vous n'imaginez pas qu'il prenne au sérieux cette ridicule hypothèse d'une modification de l'éther et d'un danger couru par la race humaine ? Conte à dormir debout, s'il en fut jamais ! »

Summerlee avait l'air, sur sa banquette, d'un vieux corbeau blanchi, croassant et secoué d'un rire sardonique.

Je sentis, à l'entendre, déferler en moi un flot de colère. C'était un manque d'élégance que de s'exprimer ainsi sur le chef à qui nous devions, outre la notoriété, des émotions que n'avait jamais éprouvées aucun homme. Et j'ouvrais la bouche pour une verte réplique quand lord John me devança.

« Vous vous êtes déjà une fois mesuré avec le vieux Challenger, dit-il sévèrement, et il vous a fait toucher des épaules en dix secondes. M'est avis, professeur Summerlee, que vous n'appartenez pas, vous et lui, à la même catégorie, et que le mieux, pour vous, c'est de passer votre chemin et de le laisser tranquille.

— D'autant plus, ajoutai-je, qu'il a, chez lord John et chez moi, deux fidèles. En dépit de tous ses défauts, il est la droiture même, et je ne crois pas qu'il dise jamais du mal de ses amis derrière eux.

— Bien parlé, jeune homme ! » approuva lord Roxton. Puis, avec un bon sourire, tapant sur l'épaule de Summerlee :

« Voyons, cher professeur, nous n'allons pourtant pas nous chamailler à cette heure ! Nous avons trop de souvenirs communs ! Mais cédez le terrain devant Challenger ; car ce jeune homme et moi nous nous sentons, pour le cher vieux, un brin de faiblesse. »

Summerlee, hélas ! n'était pas en humeur de concession. Son visage se contracta ; d'épaisses volutes de fumée se tordirent rageusement au-dessus de sa pipe.

« Vous, lord John, grinça-t-il, vous avez, à mes yeux, sur une question de science, la même autorité que j'aurais, aux vôtres, pour juger un nouveau modèle de fusil. Je pense par moi-même, monsieur ; c'est mon droit, et j'en use. Pour avoir commis, d'aventure, une erreur de jugement, dois-je dorénavant admettre sans critique toute allégation de cet homme, fût-elle absolument tirée par les cheveux ? Allons-nous avoir un pape de la science, qui promulgue ex cathedrâ des décrets infaillibles, acceptés humblement et sans discussion par le troupeau ? Je vous répète, monsieur, que je pense par moi-même, et que, si je m'en faisais faute, je me tiendrais pour un snob et pour un esclave. Libre à vous de croire à une fable grotesque sur l'éther et les raies de Frauenhofer ; mais ne me demandez pas, à moi qui suis plus âgé que vous et mieux informé, de partager votre folie. Est-ce que, si l'éther avait subi cette prétendue altération funeste à la santé humaine, nous ne serions pas les premiers à en vérifier sur nous les résultats ? »

Et l'argument arracha à Summerlee un rire de triomphe.

« Oui, monsieur, nous serions déjà sortis de notre assiette ; et au lieu d'être là, paisiblement, dans un train, à discuter un problème scientifique, nous manifesterions par de vrais symptômes l'action exercée sur nous par le poison. Où voyez-vous aucun signe d'un empoisonnement cosmique ? Répondez, monsieur, répondez ! Pas d'échappatoire ! J'exige une réponse ! »

Ma colère ne cessait de croître. Il y avait dans l'attitude de Summerlee quelque chose de provocant et d'exaspérant.

« Je pense que si vous connaissiez mieux les faits, vous seriez moins catégorique, » dis-je.

Il ôta sa pipe de sa bouche, et fixant sur moi un œil dur comme pierre :

« S'il vous plaît, monsieur, que signifie cette observation incongrue ?

— Elle signifie qu'au moment où je quittais mon bureau, à la Gazette, le chef des informations me fit part d'un télégramme annonçant qu'une épidémie sévissait parmi les indigènes de Sumatra et qu'il n'y avait plus de feux allumés dans les détroits de la Sonde.

— Vraiment, hurla Summerlee dans un accès de fureur, la sottise humaine devrait avoir des limites ! En admettant une minute l'extravagante hypothèse de Challenger, pouvez-vous ne pas prendre garde que l'éther est une substance universelle, identique à elle-même ici et à l'autre bout du monde ? Supposez-vous qu'il y ait un éther anglais et un éther de Sumatra ? Ou que l'éther du Kent puisse, d'une façon quelconque, être supérieur à l'éther du Surrey que traverse en ce moment notre train ? Oui, décidément, l'ignorance et la crédulité du profane dépassent toute mesure. Conçoit-on que, par un terrifiant privilège, l'éther de Sumatra insensibiliserait toute une population à la même heure où notre éther, à nous, n'aurait, sur aucun de nous, aucune influence ? Personnellement, j'affirme que, de ma vie entière, je ne me sentis plus vigoureux de corps et mieux équilibré d'esprit.

— Possible, je ne me pique pas d'être un savant, répliquai-je, bien que je me sois laissé dire qu'en matière de science la vérité d'une génération est d'ordinaire le mensonge de la suivante. Mais il suffit d'un peu de sens commun pour comprendre que l'éther, dont nous ne savons apparemment presque rien, peut, dans les

diverses parties du monde, être affecté par certaines conditions locales, et qu'il pourrait donc produire là-bas des effets qui ne se manifesteraient chez nous que plus tard.

— Vos « peut » et vos « pourrait » ne peuvent rien prouver, vociféra Summerlee. Les cochons pourraient voler. Oui, monsieur, les cochons pourraient voler… mais ils ne volent pas. Inutile de discuter avec vous. Challenger vous a insufflé sa démence, vous êtes tous les deux incapables de raison. J'aurais aussi vite fait d'argumenter avec cette banquette. »

Lord John, alors, d'un accent très ferme :

« Je dois dire, professeur Summerlee, que je ne constate pas de progrès dans vos manières depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir.

— Vous autres, gentillâtres, n'avez pas coutume d'entendre la vérité, riposta Summerlee avec un sourire plein d'amertume. Cela vous chatouille, n'est-ce pas, quand on vous force à reconnaître que tous vos parchemins ne vous empêchent pas d'être des ignares ?

— Sur ma parole, monsieur, dit lord John, raide et cassant, vous ne me parleriez pas de ce ton si vous étiez plus jeune. »

Summerlee tendit son menton, où s'agitait le pinceau de sa barbiche.

« Sachez, monsieur, proféra-t-il, que, jeune ou vieux, jamais je n'ai eu peur de m'exprimer avec franchise vis-à-vis d'un coque-plumet ignorant… oui, d'un coque-plumet ignorant, je le répéterais quand même vous auriez tous les titres que peuvent inventer les esclaves et admettre les imbéciles ! »

Les yeux de lord John étincelèrent ; mais, par un violent effort, il se dompta ; et renversé sur son siège, les bras croisés, il se contraignit à sourire. Cette scène m'avait fait un effet déplorable. Mille souvenirs s'agitèrent en moi : notre camaraderie de jadis, nos heureux jours d'aventures, nos travaux, nos souffrances, nos succès… Tout cela ne comptait plus, nous en étions à la violence et à l'injure ! Et soudain, sans pouvoir ni m'en cacher ni m'en défendre, je sanglotai, à gros sanglots entrecoupés. Mes compagnons me regardèrent avec surprise. J'enfouis mon visage dans mes mains.

« Restons-en là, dis-je… Mais quel, quel dommage !

— Vous êtes malade, jeune homme, me répondit lord John. Je vous avais trouvé, à première vue, un air bizarre.

— Vos habitudes ne se sont pas amendées ces trois dernières années, ajouta Summerlee en hochant la tête. Moi aussi, depuis le moment de notre rencontre, j'avais observé chez vous certaines étrangetés. N'égarez pas votre sympathie, lord John. Ces larmes sont purement alcooliques. Cet homme a bu. À propos, lord John, je vous ai traité de coque-plumet. Le mot était peut-être d'une sévérité excessive. Il me rappelle un petit talent burlesque, mais amusant, que je possède. Vous me connaissez comme un savant austère. Croiriez-vous cependant que, dans plusieurs maisons de santé, j'avais acquis naguère une réputation très légitime comme imitateur des bruits de la basse-cour ? Je pourrais, il me semble, vous aider à passer agréablement le temps. Voulez-vous que je vous imite le chant du coq ?

— Non, monsieur, dit lord John, très offusqué, cela ne m'amuserait pas le moins du monde.

— Mon imitation de la poule qui vient de pondre passait pour étourdissante. L'essayerai-je ?

— Mais non, monsieur, mais non ! »

En dépit de cette protestation énergique, le professeur Summerlee déposa sa pipe, et pendant tout le reste du jour il nous régala — ou prétendit nous régaler — d'un concert de cris d'oiseaux et d'animaux si absurde, que je passai sans transition des larmes au fou rire, et du fou rire à une gaieté spasmodique, en face de ce grave personnage jetant les appels sonores du coq ou les hurlements du roquet qu'on écrase. « Le pauvre diable déménage ! » écrivit lord John en marge d'un journal qu'il me mit ensuite dans la main. Il est de fait que Summerlee nous donnait là une séance fort excentrique ; et il y déployait un talent, une verve bien imprévus.

Mais, dans le même temps, lord John, penché vers moi, me racontait une interminable histoire de buffle, sans queue ni tête. Il s'animait de plus en plus dans son récit, et, de son côté, le professeur commençait à gazouiller comme un serin en cage, lorsque enfin nous atteignîmes la station de Jarvis Brook, qu'on nous avait désignée comme desservant Rotherfield.

Nous y trouvâmes Challenger venu à notre rencontre. Il avait un aspect glorieux. Tous les dindons de la création n'atteindraient pas à la dignité avec laquelle il arpentait lentement, d'un pas relevé, comme à la parade, le quai de « sa » gare, en distribuant autour de lui les sourires condescendants. S'il avait changé depuis les jours d'autrefois, c'était en ce que ses caractéristiques avaient accusé leurs reliefs. Son énorme tête paraissait plus énorme, et plus vaste son front où s'aplatissait un bandeau de

cheveux noirs ; sa barbe noire formait une plus impressionnante cascade ; ses clairs yeux gris, aux narquoises et insolentes paupières, vous regardaient plus impérieusement que jamais.

Il me donna la poignée de main amusée et le sourire encourageant d'un maître pour son petit élève. Puis il souhaita la bienvenue aux autres, et, les ayant aidés à rassembler leurs bagages, ainsi que les tubes d'oxygène, il nous emmena dans une grande automobile conduite par l'impassible Austin, l'homme aux rares paroles, que j'avais déjà vu dans les fonctions de maître d'hôtel lors de ma première visite si mouvementée chez le professeur. La route que nous suivions serpentait à flanc de coteau dans une belle campagne. J'avais pris place devant, près du chauffeur. Derrière moi, mes compagnons semblaient parler tous ensemble. Lord John, autant que je crus comprendre, continuait à se débattre dans son histoire de buffle, tandis que je réentendais, comme autrefois, la basse profonde de Challenger et les accents aigus de Summerlee s'opposer déjà dans la chaleur d'un débat scientifique. Soudain, sans quitter des yeux son volant, Austin inclina vers moi sa face d'acajou.

« J'ai mon congé, fit-il.

— Ah bah ! » me récriai-je.

Tout prenait un tour inaccoutumé aujourd'hui. Les gens ne disaient que des choses singulières et inattendues. Cela faisait l'effet d'un rêve.

« C'est la quarante-septième fois qu'il me le donne, ajouta Austin, comme après un calcul des plus simples.

— Et quand vous en allez-vous ? demandai-je.

— Je ne m'en vais pas, » répondit-il.

Je crus que la conversation s'arrêterait là ; mais il ne tarda pas à reprendre :

« Si je m'en allais, qui aurait soin de lui ? qui le servirait ? »

D'un mouvement de la tête, il désignait son maître.

« Un autre, suggérai-je vaguement.

— Personne. Car personne ne resterait avec lui une semaine. Moi parti, la maison ne marcherait pas plus qu'une montre dont on a ôté le grand ressort. Je vous dis ça parce que vous êtes son ami et que vous devez le connaître. Si je devais le prendre au mot… Mais je n'en aurais pas le courage. Lui et madame seraient comme deux bébés abandonnés au maillot. Je représente tout pour eux… Et il me met à la porte !

— D'où vient que personne ne resterait ? dis-je.

— De ce que nul autre que moi n'accepterait tous ses caprices. C'est un homme très intelligent, le patron, si intelligent qu'il en est parfois timbré. Pas d'erreur, je l'ai vu perdre la tramontane. Savez-vous ce qu'il a fait ce matin ?

— Qu'a-t-il fait ? »

Austin se rapprocha, et d'une voix rauque :

« Il a mordu la gouvernante !

— Mordu ?

— Oui, monsieur. Il a mordu la gouvernante à la jambe. J'ai vu, de mes yeux vu, la pauvre femme prendre sa course à la porte

du hall comme un champion du Marathon !

— Bonté divine !

— C'est ce que vous diriez, monsieur, si vous pouviez être témoin de certaines choses. Le maître ne se fait guère aimer des voisins. Il y en a qui pensent que, quand il était parmi ces monstres dont vous avez parlé dans vos articles, il avait là le home, sweet home, à sa convenance, et qu'il ne trouva jamais de société mieux assortie. Voilà comment on le juge. Mais moi, je le sers depuis dix ans, et j'ai de l'amitié pour lui, et, tout compte fait, songez-y, c'est un grand homme, oui, un grand homme, et je considère comme un honneur de le servir ! N'empêche que, des fois, il vous met à rude épreuve. Tenez, regardez-moi ça. Ça n'est probablement pas ainsi que vous entendriez l'hospitalité antique. Vous n'avez qu'à lire. »

L'auto venait de gravir en première vitesse une pente raide et courbe. Au tournant, un écriteau surgit derrière une haie bien taillée. Comme disait ce brave Austin, en effet, je n'avais qu'à lire, l'inscription était brève et accrochait l'attention des passants et des touristes :

« Non, ça n'est pas ce qui s'appelle cordial, fit Austin, en donnant au déplorable placard un coup d'œil et un hochement de tête. Ça ne serait pas à mettre sur une carte de Christmas. Pardonnez-moi, il y a des années que je n'ai tant parlé, monsieur ; mais c'est plus fort que moi aujourd'hui, j'ai besoin de délier ma langue. Qu'il me maltraite, qu'il ait contre moi des colères bleues, je ne m'en vais pas, voilà le fait. Je suis son serviteur, il est mon maître, et les choses iront de même, j'espère, jusqu'à la fin des fins. »

Nous avions dépassé les piliers blancs de l'entrée. Au sommet de la grande allée montante que bordent des massifs de rhododendrons, la maison apparaissait basse, construite en briques, confortable et jolie. Mrs. Challenger, petite, gracieuse, souriante, se tenait sur le seuil pour nous souhaiter la bienvenue.

« Ma chère, lui dit Challenger en sautant de l'auto, je vous amène nos hôtes. C'est pour nous une chose assez nouvelle que d'avoir des hôtes, n'est-ce pas ? Nous ne prodiguons pas notre amitié dans le voisinage ? Je crois bien que, s'ils le pouvaient, les gens du pays jetteraient de la mort aux rats dans la voiture de notre boulanger.

— C'est terrible ! s'écria la dame entre rire et larme, terrible ! Georges se querelle sans cesse avec tout le monde. Nous n'avons pas un ami dans la contrée.

— Grâce à quoi, répondit Challenger, je me consacre tout entier à mon épouse. »

Ce disant, il enlaçait d'un bras large et court la taille de Mrs. Challenger. Imaginez un gorille en coquetterie avec une gazelle, vous aurez une idée du couple.

« Allons, allons ! continua-t-il, ces messieurs sont fatigués du voyage et le déjeuner doit être prêt. Avez-vous revu Sarah ? »

Tristement, Mrs. Challenger fit de la tête un signe négatif ; sur quoi Challenger rit aux éclats, et, prenant cet air de hauteur qui lui était familier, se caressa la barbe.

« Austin ! commanda-t-il, quand vous aurez garé votre auto, vous aiderez votre maîtresse aux préparatifs de la table. »

Puis, s'adressant à nous :

« À présent, messieurs, veuillez passer dans mon cabinet, car il y a une ou deux choses urgentes que j'ai hâte de vous dire. »

Chapitre II

Comme nous traversions le hall, la sonnerie du téléphone retentit, et dans la conversation qui suivit Challenger nous eut pour auditeurs involontaires. Je dis « nous », mais on ne pouvait manquer d'entendre à cent yards cette voix monstrueuse qui faisait vibrer la maison. Tout ce qu'il meugla m'est resté dans la mémoire.

« Oui, oui, naturellement, c'est moi… Oui, certainement, le fameux professeur Challenger, qui d'autre ?… Jusqu'à la dernière syllabe, cela va de soi, ou je ne l'aurais pas écrite… Je n'en serais pas étonné… Tout l'indique… Dans un ou deux jours au plus tard… Que voulez-vous que j'y fasse ?… Très désagréable, mais je présume que parmi les personnes atteintes il y en aura de plus importantes que vous… Non, impossible… Il faut que vous couriez votre chance, voilà tout, monsieur !… Sottises ! j'ai mieux à faire que d'écouter vos sornettes ! »

Il raccrocha les récepteurs d'un coup sec et nous fit monter dans une pièce spacieuse, baignée d'air et de lumière, qui lui servait de cabinet de travail. Sur le grand bureau d'acajou, sept ou huit télégrammes encore fermés attendaient qu'il en prît connaissance.

« Décidément, fit-il en les attirant à lui, je crois que j'économiserais des frais à mes correspondants en adoptant une adresse télégraphique : Noé, Rotherfield, serait peut-être de circonstance. »

Comme d'habitude quand il faisait une méchante plaisanterie, il s'accota au bureau en pouffant de rire, et ses mains tremblaient au point qu'il n'arrivait pas à ouvrir les enveloppes.

« Noé ! Noé ! » souffla-t-il au milieu des hoquets, cependant que lord John et moi lui répondions par un sourire de sympathie, et que, pareil à un bouc dyspeptique, Summerlee, d'un air goguenard et désapprobateur, agitait fébrilement la tête. Enfin, toujours grondant et pouffant, il commença d'ouvrir les télégrammes. Avec lord John et Summerlee, je me tenais dans l'embrasure d'un bow-window, d'où nous contemplions le paysage.

Il était magnifique et réclamait l'admiration. La route, par d'insensibles lacets, nous avait portés à une hauteur considérable : sept cents pieds, comme nous l'apprîmes plus tard. La maison de Challenger occupait l'arête même du plateau, et, du cabinet de travail, situé au midi, l'on découvrait, entre les vastes étendues boisées, l'horizon mollement onduleux que traçaient les dunes méridionales. Dans une échancrure des collines, un rideau de fumée marquait l'emplacement de Lewes. À nos pieds se déroulaient des champs de bruyères et les longs terrains verdoyants du golf de Crowborough, tout pointillés de joueurs. Vers le sud, une éclaircie entre les bois laissait voir la grande ligne du chemin de fer Londres-Brighton. À l'avant-plan, juste au-dessous de nous, était une petite cour murée où nous apercevions l'auto qui nous avait amenés de la gare.

Soudain, Challenger ayant poussé une exclamation, nous nous retournâmes. Il avait lu ses dépêches, dont il avait fait une pile méthodique sur son bureau ; sa large figure raboteuse, ou, du moins, ce que nous en apercevions sous les broussailles de la barbe, était encore toute rouge, et il paraissait en proie à une violente agitation.

« Messieurs, prononça-t-il du même ton que s'il eût harangué une salle, voici, en vérité, une réunion intéressante, et qui se place dans des conditions exceptionnelles, des conditions, pour mieux dire, dont on n'a pas vu les pareilles jusqu'à ce jour. Puis-je vous demander si vous n'avez rien remarqué au cours de votre voyage depuis Londres ?

— Tout ce que j'ai remarqué, déclara Summerlee avec un sourire acide, c'est qu'au point de vue des manières notre jeune ami n'a pas fait de progrès ces dernières années. Je le dis à regret, j'ai eu sérieusement à me plaindre de sa conduite dans le train, et je manquerais de franchise en n'avouant pas qu'il m'a causé une fâcheuse impression.

— Bah ! nous avons tous nos mauvais moments, dit lord John. Ce jeune homme n'y entendait pas malice. Après tout, il est champion international de rugby ; et s'il met une demi-heure à raconter une partie de football, il en a le droit plus que personne.

— Une demi-heure à raconter une partie ! m'indignai-je. C'est vous qui, pendant une demi-heure vous êtes emberlificoté dans je ne sais quelle histoire de buffle ! Le professeur Summerlee en témoignera.

— J'aurais peine à juger lequel fut le plus assommant de vous deux, répliqua Summerlee. Et je déclare, parlant à vous, Challen-

ger, que je ne veux plus, de la vie, entendre parler de football ni de buffle.

— Mais, protestai-je, je n'ai pas, aujourd'hui, articulé un mot de football ! »

Lord John siffla. Summerlee hocha mélancoliquement la tête.

« De si bon matin !... fit-il. Quelle misère ! Tandis qu'assis dans un coin je songeais en silence...

— En silence ! s'exclama lord John, quand, tout le long de la route, vous nous avez donné une séance d'imitations digne d'un music-hall !... Vous aviez moins l'air d'un homme que d'un gramophone en délire ! »

Summerlee, dressé, regimba.

« S'il vous plaît d'être facétieux, lord John... dit-il, avec une face de vinaigre.

— Mais, pardieu ! s'écria lord John, tout ceci est folie pure. Chacun de nous paraît savoir ce qu'ont fait les autres et ignorer ce qu'il a fait lui-même ! Reprenons tout par le début. Nous sommes montés dans une voiture de première classe, compartiment des fumeurs, c'est clair, n'est-ce pas ? Puis nous avons commencé de nous chamailler à propos de la lettre de notre ami Challenger dans le Times...

— Ah ! vous vous êtes chamaillés à propos de ma lettre ? » gronda notre hôte.

Et déjà ses paupières se rabattaient sur ses yeux.

« Vous prétendîtes, Summerlee, continua lord John, qu'elle n'offrait pas une ombre de vérité.

— Ouais ! fit Challenger bombant son torse et peignant sa barbe, pas une ombre de vérité ? Il me semble reconnaître cette phrase ! Et me sera-t-il permis de savoir quels arguments invoque le grand, l'illustre professeur Summerlee pour battre en brèche l'humble individu qui ose exprimer son opinion sur une question de possibilité scientifique ? Peut-être, avant d'exterminer cette pauvre nullité, daignerez-vous lui apprendre vos raisons de lui être contraire ? »

Il saluait, haussait les épaules, étalait toutes larges ses deux mains, en émettant ces lourds et laborieux sarcasmes.

« En fait de raison, j'en donnais une fort simple, dit Summerlee, hargneux. Je prétendais que, si l'éther qui nous enveloppe était assez toxique dans une région pour provoquer de dangereux symptômes, on s'expliquerait difficilement que nous fussions trois personnes, dans ce compartiment de chemin de fer, à n'éprouver aucun malaise. »

L'explication détermina chez Challenger un accès d'hilarité si bruyante que toute la pièce en vibra.

« Une fois de plus, notre digne Summerlee montre quelque mépris des faits, dit-il en épongeant son front moite. Je ne saurais mieux me faire entendre, messieurs, qu'en vous exposant par le détail ce que moi-même j'ai fait ce matin. Vous vous pardonnerez vos aberrations quand vous saurez que, moi aussi, j'ai été momentanément troublé dans mon équilibre. Nous avions, depuis plusieurs années, une gouvernante, une certaine Sarah, dont je n'ai jamais tenté d'imposer à ma mémoire le nom patronymique.

C'est une femme d'aspect sévère et pointu, affectée jusque dans la modestie de sa démarche, impassible par nature, et qu'à notre connaissance on n'avait jamais vu donner aucun signe d'émotion. Tandis que seul, comme d'habitude, — Mrs. Challenger passant toujours la matinée dans sa chambre, — je prenais mon petit déjeuner, il me vint tout d'un coup à l'idée qu'il serait divertissant et instructif de vérifier jusqu'où pouvait aller le sang-froid de cette femme. Je m'avisai d'une épreuve très simple, mais concluante. Je renversai un petit vase de fleurs qui occupait le centre de la nappe, je sonnai, puis je me glissai sous la table. Elle entra, et, voyant la salle vide, me crut revenu dans mon cabinet de travail. Alors, elle s'approcha, comme je m'y attendais, et se pencha sur la table pour remettre en place le vase. J'eus la vision d'un bas de coton et d'une bottine à élastiques. Avançant la tête, je plantai mes dents au gras du mollet. Le succès dépassa mes espérances. Elle resta quelques secondes paralysée, braquant les yeux sur mon visage ; après quoi elle jeta un cri perçant, se dégagea et s'élança hors de la pièce. Je la poursuivis dans l'intention de m'expliquer ; mais elle prit en courant la grande allée, et bientôt, avec ma jumelle de campagne, je l'aperçus qui filait à toute vitesse dans la direction du sud-ouest. Je vous donne l'incident pour ce qu'il vaut. Je le dépose dans vos cerveaux et j'attends qu'il y germe. Vous éclaire-t-il ? Vous suggère-t-il quelque chose ? Qu'en pensez-vous, lord John ? »

Lord John secoua gravement la tête.

« Si vous ne vous ménagez pas, dit-il, vous vous préparerez, pour un de ces jours, de sérieux désordres.

— Peut-être aurez-vous quelque observation à faire, Summerlee ?

— Vous devriez abandonner à l'instant tout travail, Challenger, et aller vous reposer trois mois dans une ville d'eaux.

— Profond ! profond ! s'écria Challenger. À présent, mon jeune ami, dois-je espérer que la sagesse nous vienne de vous quand elle nous fait ainsi faux-bond chez vos aînés ? »

Ce fut de moi que la sagesse vint. Je le dis sans aucune vanité, ce fut de moi. Bien entendu, aujourd'hui que l'on connaît la suite des faits, il peut sembler que mon idée s'imposât ; mais nous n'étions qu'à leur début, et il s'en fallait qu'elle eût déjà un caractère d'évidence. Elle me vint de la façon la plus subite, avec la force d'une conviction.

« Nous sommes empoisonnés ! » m'écriai-je.

Et sitôt le mot lâché, tous les incidents de la matinée repassèrent devant moi dans le temps d'un éclair : lord John et son inextricable histoire de buffle, mes larmes hystériques, l'injurieuse conduite de Summerlee, les baroques événements de Londres, les extravagances de notre chauffeur, la dispute chez le marchand d'oxygène, tout prenait un sens.

« Mais oui, répétai-je, nous sommes empoisonnés ! nous sommes tous empoisonnés !

— À la lettre ! dit Challenger, se frottant les mains. Notre planète a rencontré dans l'éther une zone de poison, et elle se précipite au travers de cette ceinture à la vitesse de quelques millions de milles par minute. En disant que nous sommes empoisonnés, notre jeune ami a exprimé la cause de tous nos troubles, de toutes nos angoisses. »

Nous nous regardâmes, confondus et cois. La situation défiait les commentaires.

« Il y a, dit Challenger, une puissance d'inhibition susceptible de combattre et de maîtriser de tels symptômes. Je ne m'attends pas à la trouver chez tout le monde aussi développée que chez moi, car je suppose qu'entre les diverses facultés agissantes de notre esprit il existe une certaine proportion de forces ; mais pas de doute qu'elle ne soit appréciable même chez notre jeune ami. Après la crise de folle gaieté qui a tant alarmé ma gouvernante, je m'assis et me raisonnai. Je me représentai que je n'avais jamais jusqu'ici éprouvé la tentation de mordre aucun de nos gens. J'avais cédé à une impulsion anormale. Incontinent, je perçus la vérité. Mon pouls accusait, à l'examen, dix battements de plus que d'ordinaire, et mes réflexes s'étaient accrus. Je fis appel à mon « moi » le plus haut et le plus sain, au vrai George-Édouard Challenger, à celui qui siège, serein et inébranlable, derrière toutes les perturbations moléculaires. Je le sommai de veiller aux sottes plaisanteries que le poison se permettrait sur mon cerveau. Et je constatai que je restais le maître. Je pus reprendre la possession et le contrôle d'un esprit en désordre. Ce fut un cas où l'esprit triompha remarquablement de la matière, car il triompha de cette forme spéciale de la matière qui est en rapport le plus intime avec lui. Je pourrais presque dire que, l'esprit ayant perdu sa propre direction, la personnalité le gouverna. Ainsi, quand Mrs. Challenger descendit et que j'éprouvai la tentation de me glisser derrière la porte pour lui faire peur à son entrée en poussant un cri, je sus refréner cette impulsion et accueillir ma femme avec une dignité tranquille. Je ressentis et dominai de même l'impérieux désir de pousser des couacs comme un canard. Lorsque, plus tard, je sortis pour donner des ordres à Austin, le

trouvant penché sur sa machine et absorbé dans un travail de réparation, j'arrêtai ma main déjà levée sur lui, je m'abstins d'un geste qui peut-être lui aurait fait prendre le même chemin qu'à la gouvernante ; et, le touchant à l'épaule, je lui commandai d'aller vous chercher à temps pour le déjeuner. Voici qu'à cette minute même j'ai une furieuse démangeaison de prendre le professeur Summerlee par son absurde vieille barbiche et de lui secouer violemment la tête ; pourtant, vous le voyez, je me retiens. Laissez-moi vous proposer mon exemple.

— Que j'appliquerai à mon histoire de buffle, dit lord John.

— Et moi, à mon histoire de football, complétai-je.

— Je veux bien que vous ayez raison, Challenger, dit Summerlee, très radouci. J'admets que j'aie l'esprit moins constructif que critique et ne me rallie pas d'emblée à une théorie nouvelle, alors surtout, qu'elle a quelque chose de fantastiquement insolite comme la vôtre. Néanmoins, quand je songe à ce qui s'est passé ce matin, quand je me rappelle la tenue grotesque de mes compagnons durant le voyage, je croirais sans peine que l'influence d'un poison excitant ne fut pas étrangère à de tels symptômes. »

Challenger tapa gaiement sur l'épaule de son collègue.

« Nous sommes en progrès, dit-il ; décidément, nous sommes en progrès.

— Et, s'il vous plaît, demanda Summerlee d'un air humble, que voyez-vous comme perspective immédiate ?

— Avec votre permission, je vous répondrai en peu de mots. »

S'asseyant alors sur son bureau et balançant devant lui ses courtes jambes noueuses :

« Nous sommes, dit Challenger, en présence d'une terrible, d'une effroyable éventualité. Voici, à mon avis, la fin du monde. »

La fin du monde ! Nos yeux se tournèrent vers le grand bow-window, et nous regardâmes au dehors la beauté de l'été sur la campagne, les longues pentes de bruyères, les villas imposantes, les fermes cossues, les joueurs de golf sur les « links ». La fin du monde ! Tous, nous avions souvent entendu ces mots ; mais qu'ils dussent jamais avoir une signification actuelle et positive, qu'ils représentassent non pas une date vague, mais l'heure présente, le jour d'aujourd'hui, c'était une idée à faire frémir. Saisis, graves, nous attendîmes que Challenger continuât. Sa carrure, sa formidable silhouette prêtaient tant de force à la solennité de ses propos que, pour un moment, les âpretés et les absurdités de cet homme s'évanouirent toutes ensemble, et qu'il nous apparut dans la majesté d'un être supérieur à l'humanité ordinaire. Puis enfin, à mon grand réconfort, je me rappelai comment, par deux fois depuis notre entrée dans la chambre, il avait rugi de rire ; assurément, pensai-je, le détachement spirituel a lui-même ses limites, la crise ne peut pas être, après tout, si grave ni si menaçante.

« Figurez-vous, dit-il, une grappe de raisins couverte de bacilles infinitésimaux, mais nuisibles. Le jardinier la passe à travers un désinfectant. Peut-être veut-il purifier la grappe ; peut-être a-t-il besoin de place pour cultiver de nouveaux bacilles moins nuisibles que les premiers. Il plonge la grappe dans du poison, et c'est fini des bacilles. J'ai idée qu'ainsi le Grand Jardinier stérilise présentement le système solaire, et que le bacille

humain qui frétille et se tortille à la surface de l'écorce terrestre en aura été éliminé avant peu. »

Il y eut, derechef, un silence, que déchira le trille aigu du téléphone.

« Un de nos bacilles qui appelle au secours, fit Challenger, avec un sourire sinistre. Tous ils commencent à se rendre compte que la prolongation de leur existence n'importe pas nécessairement à l'univers. »

Il nous laissa une minute ou deux, pendant lesquelles je me souviens que nous ne proférâmes pas une parole. L'heure n'était pas aux discours.

« L'officier de santé de Brighton, nous dit-il à son retour. Pour une raison quelconque, les symptômes se développent plus vite au niveau de la mer ; nos sept cents pieds de hauteur nous donnent un avantage. Les gens ont l'air de savoir que je représente l'opinion la plus autorisée dans la question actuelle. Cela doit venir de ma lettre au Times. Je causais, au moment de votre arrivée, avec un maire de province : il semblait attribuer à sa vie une valeur excessive ; je l'ai ramené à de plus justes notions. »

Summerlee, quittant son siège, avait gagné la fenêtre. Ses mains grêles et décharnées tremblaient d'émotion.

« Challenger, dit-il vivement, ce qui nous occupe est trop sérieux pour prêter à de futiles chicanes. Quelque question que je vous adresse, n'allez pas supposer que je vous taquine. N'y a-t-il, je vous le demande, ni dans vos renseignements ni dans vos raisonnements, aucune chance d'erreur ? Voici le soleil, aussi clair que jamais dans un ciel bleu ; voici les bruyères, les fleurs, les oi-

seaux ; voici les joueurs de golf à leur plaisir et les moissonneurs à leur tâche. Vous nous annoncez la destruction imminente de tout cela et de nous-mêmes ; ce jour ensoleillé serait le jour fatal si longtemps attendu par la race humaine. Sur quels faits établis basez-vous un jugement si redoutable ? Sur certaines anomalies dans les raies d'un spectre ; sur certaines rumeurs venues de Sumatra ; sur un curieux état d'excitation que nous avons pu discerner les uns chez les autres. Encore ce dernier symptôme n'est-il pas si marqué que vous et moi n'arrivions, par un effort délibéré, à nous reprendre. Inutile de faire des cérémonies avec nous, Challenger. Nous avons déjà, tous les quatre, affronté la mort ensemble. Parlez. Dites-nous où nous en sommes, et les perspectives que nous offre, d'après vous, l'avenir. »

C'étaient de bonnes et braves paroles, sorties de l'âme robuste qui se dissimulait sous les rugosités et les âpretés du vieux zoologiste. Lord John, se levant, lui serra la main.

« Exactement ce que je pense, dit-il. Voyons, Challenger, éclairez-nous. Vous n'avez pas affaire, vous le savez bien, à des personnes nerveuses. Nous croyions vous faire une visite dominicale, et vous nous apprenez que nous tombons en plein jour du jugement. Cela veut une explication. Quel danger nous menace ? Comment allons-nous y parer ? »

Il se dressait, grand et vigoureux, dans le soleil, à la fenêtre, sa main brune posée sur l'épaule de Challenger. Cependant, allongé dans un grand fauteuil, une cigarette éteinte entre les lèvres, je goûtais cette demi-torpeur qui rend les impressions extrêmement distinctes. Peut-être une nouvelle phase de l'empoisonnement commençait-elle ; aux imaginations du délire avait succédé chez moi un état d'esprit à la fois très languide et très perceptif.

Je devenais un spectateur. Ce qui se passait ne me concernait plus ; mais j'avais devant moi trois hommes forts au milieu d'une grande crise, et c'était d'un intérêt passionnant. Challenger prit son temps avant de répondre ; il penchait son front lourd, il peignait sa barbe ; et l'on voyait qu'il pesait soigneusement ses mots.

« Quelles étaient les dernières nouvelles à votre départ de Londres ? demanda-t-il.

— Je me trouvais à la Gazette vers dix heures, répondis-je. Un télégramme de Singapour, transmis par Reuter, annonçait que la maladie semblait s'étendre à toute la population de Sumatra, ce qui avait pour conséquence l'extinction de tous les phares.

— Depuis, les événements ont marché, dit Challenger, fourrageant dans la pile de ses télégrammes. Je suis en communication permanente avec les autorités et la presse, si bien que les nouvelles m'arrivent de partout. En fait, il y a un accord général pour me supplier d'aller à Londres, mais je n'en vois pas l'utilité. Il ressort des informations que l'empoisonnement se manifeste d'abord par de l'excitation mentale : on parle d'une émeute très violente à Paris ce matin et d'une vive effervescence chez les mineurs du pays de Galles. À cette phase de plus grande émotivité, qui varie selon les races et les individus, succède, autant qu'on peut en juger par les premiers indices, un état de plus grande lucidité cérébrale, dont je crois relever certains signes chez notre jeune ami, et qui, après un intervalle appréciable, incline au coma, pour aboutir rapidement à la mort. Si mes notions de toxicologie ne m'abusent, il existe, ce me semble, des poisons végétaux s'attaquant aux nerfs.

— Le datura, suggéra Summerlee.

— À merveille ! s'écria Challenger. Nous aiderons à la précision en baptisant notre agent toxique. Baptisons-le « daturon ». L'honneur vous revient, mon cher Summerlee, — honneur posthume, hélas ! mais qui n'est pas moins unique, — d'avoir donné un nom au destructeur universel, au désinfectant de notre Grand Jardinier. Donc, le daturon se manifeste aux symptômes que j'indique. Qu'il englobe ce monde entier et n'y doive laisser aucune vie, cela ne fait pour moi aucun doute, en raison de l'universalité de l'éther. Il a jusqu'ici choisi capricieusement ses points d'attaque, mais la différence n'est qu'une question d'heures. On dirait une marée montante qui recouvre une bande de sable, puis une autre, en dessinant çà et là des courants irréguliers, pour finir par tout submerger. L'action et la distribution du daturon obéissent à des lois dont la détermination offrirait un vif intérêt si le temps dont nous disposons nous en permettait l'étude. Le plus que j'ose dire… »

Challenger consulta d'un regard ses télégrammes.

« … C'est que les races les moins développées ont les premières répondu à ses influences. Il arrive d'Afrique des nouvelles déplorables, et les aborigènes d'Australie semblent déjà exterminés. Les races du Nord montrent plus de résistance que celles du Midi. Tenez, voici une dépêche de Marseille, datée d'aujourd'hui neuf heures quarante-cinq du matin. Je vous la donne mot pour mot : « Toute la nuit, agitation folle en Provence ; désordres chez les viticulteurs de Nîmes ; mouvement socialiste à Toulon. Populations frappées ce matin de maladie subite avec coma. Peste foudroyante. Grand nombre de morts dans les rues. Interruption des affaires et chaos universel. » Une heure plus tard, le même correspondant télégraphie encore : « Sommes menacés d'extermina-

tion totale. Cathédrales et églises bondées. Nombre de morts dépasse celui des vivants. C'est inimaginable et horrible. Mort semble douce, mais rapide et inévitable. » Il y a un télégramme analogue de Paris, où le fléau n'a pas pris toutefois un développement aussi aigu. On croit anéanties l'Inde et la Perse. En Autriche, les populations slaves ont succombé ; au contraire, les populations germaniques sont peu atteintes. D'une façon générale, et dans la mesure où je le déduis d'informations limitées, les habitants des rivages et des plaines paraissent avoir ressenti les effets du poison plus tôt que ceux de l'intérieur et des hauteurs. Même une faible altitude suffit à constituer une forte différence. S'il doit y avoir un survivant de la race humaine, peut-être le trouvera-t-on pour la deuxième fois au sommet de quelque Ararat ; peut-être la colline où nous sommes nous offrira-t-elle le refuge temporaire d'un îlot sur une mer de désastres. Mais le flot monte si vite qu'en quelques heures il nous aura submergés. »

Lord John s'épongea le front.

« Ce qui me démonte, dit-il, c'est de vous voir rire comme vous le faites devant cet amas de télégrammes. J'ai bravé la mort aussi souvent que d'autres ; mais la mort de l'univers… quelle chose épouvantable !

— Pour ce qui est de rire, répliqua Challenger, veuillez observer que, pas plus que vous, je n'ai échappé aux effets stimulants du poison éthérique. Et quant à l'horreur que paraît vous inspirer l'idée de la mort universelle, permettez-moi de la trouver quelque peu excessive. Si l'on vous embarquait, pour une destination inconnue, seul et sur un navire faisant eau, le cœur pourrait vous défaillir, vous cèderiez au double poids de la solitude et de l'incertitude. Mais si votre voyage devait s'accomplir sur un bon na-

vire, en compagnie de vos parents et de vos amis, l'inconnu de votre destination ne vous empêcherait pas de sentir que vous partagez avec eux l'aventure et qu'elle vous tiendra tous jusqu'au bout en étroite communion. Mourir seul peut être terrible ; mourir avec l'univers, si peu affligeant qu'on trouve ce monde, ne me semble pas un sujet d'appréhension ; mais j'admettrais qu'on envisageât avec horreur l'idée de survivre à tout ce qu'il y a ici-bas de savant, de noble et d'illustre.

— Donc, que nous proposez-vous de faire ? interrogea Summerlee, qui, pour une fois, avait opiné du bonnet en écoutant son collègue.

— De déjeuner, répondit Challenger, cependant que le gong résonnait à travers la demeure. Nous avons une cuisinière dont les omelettes ne le cèdent qu'à ses côtelettes ; espérons que ses talents n'auront souffert d'aucun trouble cosmique. J'ajoute que mon Scharzberger 96 mérite, de notre part à tous, un sérieux effort pour sauver d'une fin misérable le souvenir d'une grande récolte. »

Et soulevant sa masse du bureau sur lequel il siégeait en prononçant l'arrêt de la planète :

« Venez, conclut Challenger. S'il ne nous reste que peu de temps, raison de plus pour nous offrir un plaisir honnête. »

Le déjeuner fut des plus gais. Certes, nous n'arrivions pas à oublier le tragique de notre situation. La pensée en restait présente au fond de nos esprits et leur communiquait de sa gravité. Mais, pour se laisser intimider par l'approche de la mort, il faut une âme qui ne l'ait jamais regardée en face. Tous les quatre, à une grande époque de notre existence, nous avions vécu dans sa

familiarité ; et quant à Mrs. Challenger, elle s'en remettait à la forte direction de son mari, heureuse de suivre le même chemin que lui, où qu'il dût la conduire. L'avenir appartenait au destin. Nous disposions du présent. Nous le passâmes à nous divertir, bruyamment mais aimablement, en camarades. Nous avions, je l'ai dit, le cerveau étonnamment lucide. Parfois même, je lançais des étincelles. Challenger, lui, était prodigieux. Jamais je n'ai connu si bien la valeur constitutive de cet homme, la puissance et la portée de son intelligence. Summerlee le lardait à tout propos de critiques aigres-douces ; lord John et moi riions de les voir aux prises ; et Mrs. Challenger, en tirant son philosophe par la manche, s'appliquait à en modérer les éclats. La vie, la mort, la destinée de l'homme, c'étaient les objets stupéfiants de notre conversation à cette heure suprême où de curieuses et subites exaltations du cerveau, accompagnées de picotements dans les membres, m'annonçaient que lentement, doucement, l'invisible marée de mort montait autour de nous. Une fois, lord John porta tout d'un coup la main à ses yeux. Une autre fois, Summerlee se renversa sur sa chaise. Nous n'exhalions pas un souffle qui ne se chargeât d'étranges forces. Cependant, nous continuions de nous sentir heureux et à l'aise. Austin, après avoir déposé les cigarettes sur la table, se retirait, quand son maître l'arrêta :

« Austin ?... dit-il.

— Monsieur ?

— Je vous remercie de vos fidèles services. »

Un sourire dénoua furtivement la face du domestique.

« Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

— J'attends pour aujourd'hui la fin du monde, Austin.

— Bien monsieur. Quelle heure ?

— Je ne peux pas dire. Avant le soir.

— Parfait, monsieur. »

Et le taciturne Austin, ayant salué, sortit. Challenger alluma une cigarette, se rapprocha de sa femme, lui prit la main.

« Ma chère, vous savez, dit-il, ce qui se passe. J'ai tout expliqué à nos amis. Vous n'avez pas peur, je suppose ?

— Cela ne fera pas trop souffrir, George ?

— Pas plus que ne vous fait souffrir, chez le dentiste, le protoxyde d'azote, qui pratiquement vous donne chaque fois la mort.

— C'est une sensation agréable.

— La mort aussi, peut-être. Notre machine corporelle, soumise à trop d'impressions, ne les retient pas ; mais nous savons le plaisir mental qui réside dans l'état de rêve ou de catalepsie. La mort, pour ménager à nos âmes inquiètes leur entrée dans la vie nouvelle, peut parfaitement construire une magnifique porte et y suspendre un rideau de gaze brillante. Tous mes coups de sonde dans le réel m'ont fait découvrir, au fond, la sagesse et la bonté. Si l'homme épouvanté a jamais besoin de tendresse, c'est assurément lors du périlleux passage d'une vie dans une autre. Non, Summerlee, je ne veux pas de votre matérialisme ; car moi, du moins, je suis une trop grande chose pour me résoudre en simples éléments physiques : un paquet de sel et trois baquets d'eau. Il y a là, là… »

De son gros poing velu, Challenger cognait sa vaste tête.

« … Un je ne sais quoi qui se sert de la matière, mais qui lui échappe, un je ne sais quoi qui pourrait détruire la mort, mais que la mort ne pourra jamais détruire.

— À propos de mort, dit lord John, tout chrétien que je sois à ma manière, je ne peux m'empêcher de trouver naturelle cette coutume qu'avaient nos ancêtres de se faire enterrer avec leur hache, leur arc, leurs flèches, comme s'ils continuaient à vivre de la même façon qu'ils avaient toujours vécu. Et je me demande, ajouta-t-il en regardant d'un air confus autour de la table, si je ne me sentirais pas plus chez moi dans une tombe où j'aurais à mon côté mon vieil express de 450, avec ma carabine de chasse, — la petite, à crosse caoutchoutée, — et une ou deux poignées de cartouches. Fantaisie de fou, je l'accorde, mais c'est ainsi. Qu'en dites-vous, cher Professeur ?

— J'en dis, puisque vous me demandez mon opinion, répliqua Summerlee, que cela me fait l'effet d'une injustifiable régression vers l'âge de pierre, sinon vers des temps plus reculés. J'appartiens, moi, au xx siècle, et voudrais mourir en homme de raison, en civilisé. Pas plus que personne ici je ne redoute la mort, car, quoi qu'il arrive, mes jours sont comptés ; mais, par caractère, je répugne à accepter la mort sans lutte, à l'attendre comme un mouton la boucherie. Vraiment, Challenger, vous affirmez qu'il n'y a rien à faire ?

— Pour nous sauver, rien, dit Challenger. Tout au plus entrerait-il dans mes moyens de prolonger de quelques heures nos existences, ce qui nous permettrait de suivre l'évolution du puissant drame avant qu'il nous emporte. J'ai pris mes mesures…

— L'oxygène ?

— Précisément, l'oxygène.

— Mais que peut l'oxygène contre l'empoisonnement de l'éther ? Un morceau de brique ne diffère pas plus essentiellement d'un gaz que l'éther de l'oxygène. Ce sont deux plans différents de la matière. Ils ne peuvent pas se heurter l'un à l'autre. Voyons, Challenger, vous n'allez pas défendre une telle proposition ?

— Mon bon Summerlee, ce poison éthérique est très certainement influencé par des agents matériels. Nous le voyons à la façon dont le fléau éclate et se distribue. Nous ne l'aurions pas cru a priori ; mais il s'agit d'un fait non contestable. De là ma conviction très ferme qu'un gaz comme l'oxygène, susceptible d'accroître la vitalité et la résistance du corps, ralentirait, selon toute vraisemblance, l'action de ce que vous avez si heureusement nommé le daturon. Possible que je me trompe ; mais j'ai toute confiance dans la justesse de mon raisonnement.

— Ma foi, dit lord John, s'il va falloir que nous restions là tous ensemble à sucer vos tubes comme des nourrissons leur biberon, je me récuse.

— Rien à craindre de semblable, répondit Challenger. Certaines dispositions, dont vous êtes surtout redevables à ma femme, ont fait de son boudoir un local aussi hermétique que possible. Avec des nattes et du papier verni…

— Juste ciel, Challenger ! vous n'espérez pas que du papier verni retiendra l'éther à la porte ?

— En vérité, mon digne ami, vous mettez de l'obstination à ne pas m'entendre. Ce n'est nullement pour empêcher l'éther d'entrer que nous nous sommes donné ce tracas ; c'est pour empêcher l'oxygène de sortir. Je crois qu'à un certain degré d'excès dans l'atmosphère, il nous permettrait de durer. J'en possédais deux tubes, vous m'en avez apporté trois autres ; ce n'est pas beaucoup, mais c'est quelque chose.

— Combien de temps dureront-ils ?

— Je n'en ai aucune idée. Nous ne les ouvrirons que quand les symptômes commenceront à nous devenir intolérables. Encore ne laisserons-nous passer le gaz que dans la stricte mesure de l'utile. Cela nous donnera quelques heures ou quelques jours, pendant lesquels nous pourrons contempler au dehors un monde anéanti. Puis notre sort s'accomplira. Et nous aurons eu la très singulière chance de former, à nous cinq, l'arrière-garde de l'espèce humaine dans sa marche vers l'inconnu. Vous m'obligeriez en m'aidant à transporter les cylindres. Il me semble que déjà l'atmosphère s'alourdit. »

Chapitre III

La chambre où allait se dérouler notre inoubliable aventure était un charmant boudoir qui mesurait quinze ou seize pieds carrés. Un rideau de velours rouge le séparait d'une petite pièce servant de cabinet de toilette au professeur. Ce cabinet ouvrait lui-même sur une grande chambre à coucher, dont il suffisait, pour l'y réunir, de relever la portière. On avait calfeutré et comme scellé avec du papier verni une des portes et le cadre de la fenêtre ; au-

dessus de l'autre porte, donnant sur le palier, se trouvait une imposte que nous pourrions faire jouer au moyen d'une corde quand un peu de ventilation deviendrait nécessaire. Un grand arbuste dans une caisse occupait chaque coin.

« Comment éliminer notre excès d'acide carbonique sans perdre de notre oxygène ? Question délicate, question vitale, dit Challenger, regardant autour de lui les cinq tubes de fer rangés contre le mur. Avec du temps, j'aurais concentré toutes les forces de mon intelligence sur ce problème ; nous ferons du moins ce que nous pourrons ; ces arbustes ne laisseront pas de nous aider un peu. Deux des tubes d'oxygène sont en état de fonctionner sur-le-champ ; donc, pas de surprise à craindre. Il conviendrait de ne pas trop nous éloigner de cette chambre, car la crise peut être subite et présenter tout de suite une extrême gravité. »

Il y avait une large fenêtre basse ouvrant sur un balcon : elle commandait le même paysage que nous avions admiré du cabinet de travail. Je regardai au dehors sans apercevoir nulle part le moindre signe de perturbation. Une route, sous mes yeux, contournait le flanc de la colline. Un fiacre arrivant de la gare, un de ces survivants des temps préhistoriques qu'on ne trouve plus que dans nos villages, peinait à gravir la côte. Plus bas, une bonne d'enfant promenait un bébé dans une petite voiture et en conduisait un autre par la main. Les fumées bleues exhalées des cottages donnaient à toute cette campagne un aspect d'ordre établi et de bien-être domestique. Ni dans le ciel d'azur, ni sur la terre illuminée de soleil, n'apparaissait une ombre de catastrophe. Les moissonneurs vaquaient à leurs travaux ; les joueurs de golf, par deux, par quatre, coulaient autour des « links ». J'avais un tel brouhaha dans la tête, de tels picotements dans mes

nerfs trop tendus, que l'indifférence de ces gens me déconcerta. « Ils n'ont pas l'air de se sentir malades, fis-je, en montrant du doigt les joueurs.

— Avez-vous pratiqué le golf ? me demanda lord John.

— Non, répondis-je.

— Eh bien, jeune homme, quand vous connaîtrez ce jeu, vous saurez que, pour arrêter un vrai golfeur au cours d'une partie, il faudrait un désastre. Mais dites donc, voici encore le téléphone. »

Àdiverses reprises, pendant et après le déjeuner, une sonnerie insistante avait appelé le professeur. En quelques mots brefs, il nous communiquait les nouvelles à mesure qu'elles lui parvenaient. L'histoire du monde n'en avait jamais enregistré d'aussi terrifiantes. Comme une marée de mort, le flot montait du midi. L'Égypte avait traversé la période du délire pour entrer dans la période du coma. L'Espagne et le Portugal, après un accès de frénésie qui avait jeté férocement les uns contre les autres cléricaux et anarchistes, étaient tombés dans le silence. Il n'arrivait plus aucun câblogramme du Sud-Amérique. Dans l'Amérique du Nord, les États du Sud, après une terrible bataille de races, avaient succombé au poison. Cependant, au nord du Maryland, on n'en ressentait pas encore les effets ; au Canada, ils restaient à peine perceptibles. Le mal avait gagné successivement la Belgique, la Hollande, le Danemark. Des messages désespérés affluaient de tous les points du monde vers les grands centres du savoir, vers les médecins et les chimistes célèbres dont ils imploraient l'avis. Un déluge de questions fondait également sur les astronomes. Mais que faire ? C'était le cataclysme universel, débordant les lois de la connaissance, bravant le génie humain. C'était

la mort, la mort sans douleur, mais fatale, et contre laquelle ni les jeunes ni les vieux, ni les faibles ni les forts, ni les riches ni les pauvres, n'avaient ni l'espoir ni le moyen de résister. Voilà ce que, dans une série de communications affolées, nous avait appris le téléphone. Déjà, autant que nous pouvions le comprendre, les grandes cités, conscientes de leur sort, s'apprêtaient à y faire face avec résignation et dignité. Aussi, de voir là ces joueurs de golf, ces moissonneurs, pareils à des moutons folâtrant sous le couteau, quel confondant spectacle ! Mais comment auraient-ils pu savoir ? Tout avait marché si vite ! La presse du matin ne donnait pas d'information alarmante. Et il n'était encore que trois heures de l'après-midi. Cependant, comme nous regardions, il sembla qu'une rumeur se propageait. Les moissonneurs s'enfuyaient des champs ; un certain nombre de joueurs continuaient leur partie, mais d'autres revenaient en courant vers le dépôt des clubs comme pour s'y abriter d'une averse, et leurs caddies les suivaient. La bonne d'enfant avait rebroussé chemin et remontait la colline en toute hâte, poussant devant elle sa petite voiture ; j'observai qu'elle portait la main à son front. Le fiacre avait fait halte, son cheval fatigué se reposait, la tête sur les genoux. Un magnifique ciel d'été déployait son immense voûte bleue, que tachaient seules quelques blancheurs floconneuses par-dessus les dunes lointaines. Si l'humanité devait mourir en ce jour, elle mourrait sur un lit de gloire. Mais la douceur, mais la beauté de la nature ne rendaient que plus pitoyable et plus affreuse cette destruction en masse. Quelle cruauté d'avoir à quitter si tôt un si aimable séjour !

J'ai dit que la sonnerie du téléphone venait de se faire entendre. Soudain, la formidable voix de Challenger m'appela du hall.

« Malone ! » criait-il, on vous demande. »

Je m'élançai vers l'appareil. Mc Ardle me parlait de Londres.

« C'est vous, monsieur Malone ? me disait sa voix familière. Monsieur Malone, il se passe à Londres des choses terribles. Pour l'amour de Dieu, voyez si le professeur Challenger n'aurait pas un conseil à nous donner.

— Aucun, monsieur, répondis-je. Il regarde la crise comme universelle et inévitable. Nous avons ici un peu d'oxygène, mais qui ne nous servira qu'à retarder de quelques heures le dénouement.

— De l'oxygène ? gémit la voix, dans une agonie. Mais il n'est plus temps de nous en procurer. Depuis votre départ, il règne ici une confusion inexprimable. La moitié de nos rédacteurs a perdu connaissance. Je sens moi-même un poids qui m'accable. De ma fenêtre, je vois les gens couchés par tas dans Fleet Street. On ne circule plus. À en juger par les derniers télégrammes, le monde entier… »

La voix, qui peu à peu avait faibli, s'arrêta net ; puis j'entendis dans le téléphone le bruit sourd d'un choc, comme si la tête de Mc Ardle, en retombant, avait heurté le bureau.

« Mc Ardle ! appelai-je, Mc Ardle ! »

Mais il ne répondit pas ; et je compris, en raccrochant les récepteurs, que je ne devais plus l'entendre.

Àce moment, comme je quittais le téléphone, ce que nous attendions arriva : ainsi une vague surprend des baigneurs qui n'ont que la tête hors de l'eau, et les submerge. Une main tran-

quille, invisible, nouée autour de ma gorge, exprimait de moi, tout doucement, la vie. J'éprouvais une immense oppression à la poitrine ; mes tempes se seraient, mes oreilles bourdonnaient, mes prunelles papillotaient. Chancelant, je cherchai la rampe de l'escalier ; et dans cet instant même, Challenger, fonçant et soufflant comme un buffle blessé, passa devant moi, terrible, cramoisi, les yeux congestionnés, les cheveux en désordre. Sur sa large épaule pendait le corps, apparemment inanimé, de sa femme ; et il montait, l'escalier, butant avec un bruit de tonnerre contre les marches, titubant, s'aidant des pieds et des mains, trouvant dans sa volonté assez de force pour se porter, en la portant, jusqu'au havre du salut temporaire. Encouragé par son effort, je m'élançai moi aussi dans l'escalier, et, grimpant avec mille peines, tombant, me raccrochant à la rampe, j'atteignis enfin le palier du haut, où, presque pâmé, je m'abattis, la face contre terre. Mais aussitôt, les doigts d'acier de lord John m'agrippèrent par le col de ma veste ; et la minute d'après je me trouvais allongé, incapable de parler ou de faire un geste, sur le tapis du boudoir. Près de moi gisait Mrs. Challenger. Summerlee était en deux plis sur une chaise, près de la fenêtre, et peu s'en fallait que sa tête ne touchât ses jambes. Comme dans un rêve, je vis Challenger, tel un monstrueux scarabée, ramper lentement sur le parquet : bientôt j'entendis le petit sifflement de l'oxygène en fuite ; il en aspira deux ou trois énormes bouffées ; et ses poumons, dilatés par le gaz vital, ronflèrent.

« J'avais raison, ça opère ! » cria-t-il.

Un transport de joie l'avait remis sur pied, alerte, énergique. Prenant un tube dans sa main, il courut à sa femme et le lui approcha du visage. Au bout de quelques instants, elle gémit, bou-

gea, se redressa. Alors, il se tourna vers moi, et je sentis la chaleur de la vie refluer dans mes artères. En vain la raison me représentait que je n'y gagnais qu'un faible répit ; chaque heure de l'existence, si négligemment qu'il nous plût d'en parler à l'ordinaire, prenait maintenant à nos yeux une valeur inestimable. Je n'ai jamais eu un frisson de joie sensuelle comme celui que me donna cette résurrection. Mes poumons s'allégèrent ; le bandeau qui m'étreignait le front se relâcha ; en moi s'insinua une paix douce, une langueur bienfaisante. Couché, je regardai Summerlee revivre de même, et finalement lord John, qui, debout comme par un ressort, m'aida tout de suite à me relever, tandis que Challenger relevait sa femme et la déposait sur le canapé.

« Ah ! George, combien je regrette que vous m'ayez rappelée à moi ! fit-elle, lui tendant la main. Vous le disiez bien, la porte de la mort a des rideaux brillants et magnifiques ; l'impression d'étouffement surmontée, tout prenait une apaisante douceur, une beauté ineffable. Pourquoi m'avoir ramenée, en arrière ?

— Parce que je veux que nous accomplissions à deux le passage. Voilà tant d'années que nous vivons ensemble ! Il serait triste de nous séparer à l'heure décisive. »

La tendresse de sa voix me permit d'entrevoir quelques secondes un nouveau Challenger, très éloigné du fier-à-bras, de l'arrogant et déclamatoire personnage qui tour à tour émerveillait et révoltait sa génération. Sous l'ombre de la mort apparaissait le Challenger secret, l'homme qui avait conquis et gardé l'amour d'une femme. Mais soudain, il changea d'humeur, nous retrouvâmes notre bouillant capitaine.

« Seul entre tous les hommes, j'ai deviné et prédit cette catastrophe, lança-t-il d'une voix où exultait l'orgueil de son triomphe scientifique. Quant à vous, mon bon Summerlee, j'espère que voilà résolus vos derniers doutes sur ce que signifiait l'altération des raies du spectre ; ma lettre au Times ne vous paraîtra plus fondée sur une erreur. »

Pour une fois, notre pugnace collègue ne releva pas le défi. Il resta sur sa chaise, s'efforçant de reprendre haleine, étirant ses longs membres étiques, comme pour s'assurer qu'il était toujours de ce monde. Challenger alla vers le tube d'oxygène, et, par degrés, le sifflement aigu descendit à une légère sibilation.

« Il faut que nous ménagions notre gaz, dit-il. L'atmosphère de la chambre est dès à présent très suroxygénée, et je ne constate plus, chez aucun de nous, d'inquiétants symptômes. Nous ne pouvons déterminer que par expérience la quantité d'oxygène qu'il convient d'ajouter à l'air pour neutraliser le poison. Voyons un peu. »

Cinq minutes ou davantage, nous demeurâmes immobiles, silencieux, nerveux, étudiant nos sensations. Je commençais d'imaginer que l'étreinte se renouait à mes tempes, quand Mrs. Challenger, sur son canapé, se plaignit de défaillir. Son mari tourna aussitôt le robinet du tube.

« Aux temps pré-scientifiques, dit-il, on avait coutume d'entretenir à bord des sous-marins une petite souris blanche, dont l'organisme très délicat dénonçait une atmosphère viciée avant qu'elle n'agît sur l'équipage. Vous serez, ma chérie, notre petite souris blanche. J'ai forcé la dose d'oxygène ; cela va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, cela va mieux, dit-elle.

— Peut-être avons-nous saisi la proportion exacte. Quand nous la connaîtrons positivement, nous pourrons supputer le temps qui nous reste à vivre. Malheureusement, nous avons déjà, pour nous ressusciter, consommé en très grande partie le contenu de ce premier tube.

— Qu'importe ? dit lord John, qui se tenait, les mains dans les poches, près de la fenêtre. Si nous devons partir, à quoi bon lutter ? Vous ne supposez pas que nous ayons aucune chance ? »

Challenger, souriant, hocha la tête.

« Eh bien, alors, ne jugez-vous pas plus digne de faire le saut tout de suite, sans attendre d'être poussés ? Faisons nos prières, fermons le robinet et ouvrons la fenêtre.

— Pourquoi non ? dit bravement la petite dame. Lord John a raison, George, c'est le meilleur parti. »

Mais Summerlee, lamentable :

« Je m'y oppose fortement ! s'écria-t-il. Quand il faudra mourir, soit, mourons ! Mais aller, de propos délibéré, au-devant de la mort, me paraît un acte injustifiable et stupide.

— L'avis de notre jeune ami ? demanda Challenger.

— Voir venir les choses, répondis-je.

— C'est aussi le mien.

— Alors, George, si c'est le vôtre, je le partage ! déclara la dame.

— Bien, bien ! Il ne s'agit que de causer, dit lord John. Du moment que tous vous préférez voir venir les choses, je suis avec vous. C'est d'ailleurs bigrement intéressant, pas d'erreur. J'ai eu dans ma vie ma part d'aventure et autant d'émotions que la plupart des gens, mais je finirai au sommet de l'échelle.

— En admettant que la vie continue… dit Challenger.

— Hypothèse gratuite ! » coupa Summerlee.

Challenger lui décocha une œillade réprobatrice. Et après une pause :

« En admettant que la vie continue, reprit-il de sa voix la plus doctorale, aucun de nous ne saurait prédire tout ce qu'il peut avoir à observer, du plan que nous appellerons spirituel, sur le plan matériel. Il doit apparaître évident à l'intelligence la plus obtuse… »

Ici, nouveau coup d'œil vers Summerlee.

« …Que nous sommes en meilleure posture pour observer et juger des phénomènes matériels tant que nous demeurons nous-mêmes à l'état de matière. C'est donc seulement en persistant à vivre ces quelques heures supplémentaires que nous pouvons garder l'espoir de transmettre à une existence future la conception nette de l'événement le plus inouï qu'ait vu se produire le monde, ou ce que nous connaissons du monde. Pour moi, je trouverais déplorable d'abréger, fût-ce d'une minute, une si merveilleuse expérience.

— Tout à fait ma manière de voir, opina Summerlee.

— Approuvé à l'unanimité ! conclut lord John. By George ! je crois bien que votre pauvre chauffeur, là, dans la cour, a fait son dernier voyage. Pas la peine de tenter une sortie pour aller le chercher ?

— Mais, hurla Summerlee, ce serait de la démence !

— Je m'en doute un peu, dit lord John. Cela ne lui servirait de rien. Et quand même nous le ramènerions vivant, nous aurions éparpillé dans la maison notre oxygène. Sapristi ! regardez donc les petits oiseaux sous les arbres… »

Nous traînâmes quatre sièges jusqu'à la longue fenêtre basse, Mrs. Challenger continuant de reposer, les yeux clos, sur son canapé. Je me souviens qu'à ce moment l'idée monstrueuse, l'idée saugrenue me traversa l'esprit — et peut-être la lourdeur suffocante de l'atmosphère contribuait-elle à accroître l'illusion — que nous occupions les quatre places de devant dans une loge d'où nous suivions le dernier acte du drame terrestre.

Au premier plan, juste au-dessous de nous, se dessinait la petite cour, avec l'auto à demi nettoyée. Austin, le chauffeur, avait, cette fois, son congé définitif : tombé tout de son long près d'une roue, il portait une grande ecchymose à l'endroit du front qui dans la chute avait cogné le marchepied ou l'aile ; et il tenait encore dans sa main la lance du tuyau avec lequel il arrosait sa machine. Deux platanes s'élevaient dans un coin, autour desquels on voyait, sous les branches, d'émouvants ballonnets de plumes cotonneuses surmontés de minuscules pattes. Petites et grandes choses, la mort avait tout balayé.

Par delà le mur de la cour, nous cherchâmes des yeux la route en colimaçon descendant vers la gare. Au bas de cette route, un

certain nombre des moissonneurs que nous avions vus s'enfuir des champs gisaient pêle-mêle, en travers les uns des autres. Plus haut, la bonne d'enfant était couchée, la tête et les épaules appuyées contre le gazon du talus ; le bébé, retiré de la voiture, n'était plus qu'un paquet inerte dans ses mains ; tout près, derrière elle, un autre paquet, sur le bord de la route, représentait le corps du petit garçon. Encore plus haut, le cheval de fiacre, arrêté par la mort, reposait sur les genoux, entre les brancards ; le vieux cocher, déjeté sur le garde-crotte, laissait, comme un épouvantail grotesque, pendre absurdement ses bras devant lui ; la portière de la voiture était ouverte, et nous distinguions obscurément à l'intérieur un jeune homme, les doigts posés sur la poignée, comme s'il avait voulu sauter à la dernière minute. Le long des terrains du golf s'égaillaient, comme le matin, les formes sombres des joueurs, immobiles parmi l'herbe ou dans les bordures de bruyères. Un groupe de huit corps marquait le terme d'une partie à quatre menée jusqu'au bout par les joueurs et leurs caddies. Aucun oiseau ne volait sous le bleu de la voûte céleste ; ni un homme ni un animal ne bougeait dans la vaste campagne. Le soleil rayonnait d'un éclat paisible ; mais au-dessus de tout planaient la torpeur et le silence de l'éternelle mort, où nous allions entrer si vite.

Seul, pour l'instant, un frêle carreau de vitre, en retenant l'excès d'oxygène qui contrecarrait l'action de l'éther empoisonné, s'interposait entre nous et le destin de notre espèce. Pendant quelques heures encore, le savoir et la prévoyance d'un homme pouvaient, au milieu de l'immense désolation, préserver notre infime oasis de vie et nous disputer à la commune catastrophe. Puis notre provision de gaz baisserait, nous halèterions sur le tapis cerise du boudoir, avec nous s'achèverait toute existence hu-

maine et terrestre. Saisis par la solennité de la circonstance, nous restâmes un instant à considérer sans un mot ce monde tragique.

« Il y a une maison qui brûle, dit enfin Challenger, nous montrant du doigt une colonne de fumée au-dessus des arbres. Sans doute y en a-t-il beaucoup d'autres ; peut-être même des villes entières sont-elles en flammes ; car, songez-y, que de personnes ont dû tomber en portant une lumière ! Le fait de ces combustions suffit à démontrer que l'atmosphère contient toujours sa proportion normale d'oxygène ; nous ne pouvons accuser que l'éther. Ah ! tenez, voici une autre lueur sur Crowborough Hill : c'est à l'endroit où se trouve le dépôt d'accessoires du golf, si je ne me trompe. L'horloge de l'église sonne l'heure. Cela intéresserait nos philosophes de savoir qu'un mécanisme créé par l'homme survit à l'humanité qui le créa.

— By George ! s'écria lord John très excité, qu'est-ce que c'est que cette fumée ? Un train ! »

En effet, un grondement se faisait entendre, et presque aussitôt un train apparut, filant à une vitesse qui nous sembla vertigineuse. Quelle gare avait-il quittée en dernier lieu, et quelle distance parcourue d'une traite ? Mystère. C'était déjà une chose miraculeuse qu'il ne se fût pas arrêté plus tôt. Mais nous allions le voir achever terriblement sa carrière. Un train de charbon stationnait sur la même voie. Nous retenions notre souffle. L'horrible collision se produisit. La machine et les wagons s'empilèrent en un tas de bois fracassés et de ferrailles tordues. Des jets de flammes voltigèrent par-dessus les décombres, puis tout flamba. Nous restâmes une demi-heure sans bouger, échangeant à peine deux paroles, et comme hébétés par le spectacle.

« Pauvres, pauvres gens ! finit par s'écrier Mrs. Challenger, en s'accrochant, plaintive, au bras de son mari.

— Ma chère, dit Challenger, lui caressant la main, les voyageurs que vous plaignez n'avaient pas plus de vie que le chargement de charbon sur lequel ils sont allés s'écraser, ou que leur cendre actuelle. Des vivants emplissaient ce train au départ de Victoria, des morts seuls le conduisaient et l'occupaient bien avant qu'il touchât à son terme.

— Et dans le monde entier il se passe des choses pareilles ! dis-je, cependant que d'étranges visions se levaient dans mon esprit. Songez aux steamers sur l'océan qui continuent d'obéir à la vapeur jusqu'à ce que leurs chaudières s'éteignent ou qu'ils aillent s'échouer sur quelque rivage ! Songez aux voiliers voguant à l'aventure avec leurs équipages de cadavres, et dont les bois pourriront, dont les joints feront eau, jusqu'à ce qu'enfin ils coulent ! Peut-être que dans un siècle d'ici l'Atlantique charriera encore des épaves.

— Et les gens dans les mines ! fit Summerlee avec un ricanement lugubre. Si jamais, par hasard, des géologues reviennent sur cette terre, ils émettront de singulières théories sur l'existence de l'homme dans les couches carbonifères !

— Je ne me flatte pas d'être grand clerc en ces matières, intervint lord John, mais il me semble qu'après ceci la terre pourra porter l'écriteau : « À louer, vide. » Une fois la multitude humaine balayée de sa surface, comment y reviendrait-elle ?

— Le monde a commencé par être vide, répondit Challenger, gravement. En vertu de lois dont le principe nous dépasse, il se peupla. Pourquoi ce qui s'est fait ne pourrait-il se refaire ?

— Mon cher Challenger, vous ne croyez pas ce que vous dites ?

— Je n'ai pas l'habitude, professeur Summerlee, de dire ce que je ne crois pas. Votre observation est bouffonne. »

Et la barbe de Challenger pointa, ses paupières se rabattirent.

« Vous avez vécu dans un dogmatisme opiniâtre, vous y mourrez, fit Summerlee aigrement.

— Et vous, monsieur, vous avez vécu dans un obstructionnisme sans imagination, n'espérez pas d'en sortir.

— Le manque d'imagination, rétorqua Summerlee, n'est pas ce dont vous accuseront jamais les pires critiques.

— Ma parole ! s'indigna lord John, cela vous ressemble bien de dépenser à vous injurier notre dernier atome d'oxygène ! Qu'importe que des gens reviennent ou non sur la terre ? Nous ne serons plus là pour les voir.

— Votre réflexion trahit un esprit borné, prononça Challenger, d'un ton sévère. Le véritable esprit scientifique ne se laisse pas ligoter par les conditions mêmes de temps et d'espace. Il se bâtit un observatoire sur cette ligne frontière du présent qui trace la démarcation entre l'infini passé et l'infini futur. De ce poste sûr, il dirige ses sorties jusqu'au principe et jusqu'à la fin de toutes choses. S'agit-il de mourir, il meurt à son poste, sans avoir une minute cessé d'accomplir, normalement et méthodiquement, son œuvre. Il a, pour un aussi mince détail que sa dissolution propre, le même dédain que pour toutes ses autres limitations sur le plan de la matière. Ai-je raison, professeur Summerlee ? »

Summerlee marmonna un assentiment sans grâce.

« Sous certaines réserves, je vous l'accorde, » dit-il.

Et Challenger continua :

« L'esprit scientifique idéal — j'en parle à la troisième personne, crainte qu'on ne me suspecte de complaisance intéressée, — l'esprit scientifique idéal suppose, chez celui qui le possède, une telle capacité d'abstraction que, s'il tombait d'un ballon, elle se manifesterait dans l'intervalle entre la chute et l'arrivée à terre. Il faut des hommes de cette trempe pour être les conquérants de la nature et les gardes du corps de la vérité.

— Cette fois, je crois bien que la nature l'emporte, dit lord John, regardant par la fenêtre. J'ai lu quelques articles considérables sur la domination que vous prétendez, messieurs, lui imposer ; mais elle est en train de se reprendre.

— Reprise temporaire, fit Challenger avec conviction. Que sont quelques milliers d'années dans le cycle du temps ? Le monde végétal a, comme vous le voyez, survécu. Regardez les feuilles de ce platane : les oiseaux sont morts, l'arbre est prospère. De la vie végétale, dans les étangs et les marais, naîtront un jour ces microscopiques limaces, ces animalcules rampants qui forment le premier échelon de la grande armée de la vie, où nous avons en ce moment l'extraordinaire devoir de servir comme arrière-garde. La forme la plus inférieure de la vie n'aura qu'à s'établir pour qu'aussitôt l'avènement final de l'homme devienne aussi certain que la formation du chêne dans le gland. Ce sera le recommencement de l'ancien cycle.

— Mais, demandai-je, le poison ne flétrira-t-il pas la vie dans le germe ?

— Le poison peut n'être qu'une couche de l'éther, un Gulf-Stream méphitique à travers cet océan sur lequel nous flottons. Autre hypothèse : un compromis peut se faire et la vie s'accommoder de nouvelles conditions. Le seul fait que nous résistons, rien qu'en suroxygénant notre sang à un degré relativement faible, prouve sans conteste qu'il ne faudrait pas un très grand changement pour assurer la persistance de la vie animale. »

La maison au-dessus de laquelle nous avions, par delà les arbres, aperçu de la fumée, vomissait maintenant des flammes. De grandes langues rouges se tordaient dans l'air.

« C'est affreux ! murmura lord John, plus impressionné que je ne l'avais jamais vu.

— Bah ! qu'importe après tout ? dis-je : le monde est mort et la crémation est la meilleure des fins.

— Elle serait pour nous la fin rapide si cette maison venait à brûler.

— J'ai prévu le danger, répondit Challenger, et j'ai demandé à ma femme de prendre les mesures nécessaires.

— Elles sont prises, mon ami. Mais voilà que les battements dans la tête me reviennent. Quelle effroyable atmosphère !

— Il faut que nous la renouvelions, » dit Challenger.

Et se penchant sur le cylindre d'oxygène :

« Ce tube est presque vide. Nous avons, grâce à lui, tenu environ trois heures et demie. Il est tout près de huit heures. Nous passerons la nuit sans difficulté. Je crois que le dénouement

pourrait se produire demain matin vers huit heures. Nous verrons encore une fois se lever le soleil, et pour nous seuls. »

Il tourna le robinet d'un second tube, puis il ouvrit l'imposte au-dessus de la porte ; et comme l'air s'améliorait sensiblement et qu'en même temps nos symptômes devenaient moins aigus, il referma le robinet au bout d'une trentaine de secondes.

« À propos, fit-il, on ne vit pas seulement d'oxygène. C'est l'heure, et plus que l'heure, de dîner. En vous invitant chez moi, messieurs, pour une réunion que j'espérais devoir être intéressante, je me promettais que ma cuisine se montrerait digne d'elle-même. Tâchons de nous arranger pour le mieux. Vous conviendrez avec moi que ce serait folie de consommer trop rapidement notre air en allumant un fourneau à pétrole. J'ai une petite provision de viandes froides, de pain et de pickles, qui, arrosés de deux bouteilles de bordeaux, peuvent faire encore notre affaire. Merci, chère amie. Vous êtes aujourd'hui, comme toujours, la reine des ménagères. »

C'était merveille de voir, en effet, comment, avec cette dignité et ce sentiment des bienséances qui caractérisent la maîtresse de maison anglaise, Mrs. Challenger avait, en quelques minutes, orné la table centrale d'une nappe blanche comme neige, disposé les serviettes, paré notre simple repas de toutes les élégances de la civilisation, jusques et y compris un flambeau électrique. Chose non moins admirable, nous nous découvrions tous un appétit féroce.

« Mesurons notre émotion à notre faim, dit Challenger avec cet air de condescendance qu'il prenait pour appliquer à d'humbles faits son esprit scientifique. Nous traversons une crise

grave. De là, chez nous, une perturbation moléculaire. De là également, le besoin de nous restaurer. Le grand chagrin et la grande joie doivent provoquer la faim intense, et non pas le manque d'appétit, comme le prétendent nos romanciers.

— Et c'est pourquoi, les jours d'enterrement, à la campagne, il y a de grandes fêtes.

— Tout juste. Notre jeune ami vient d'illustrer ma proposition d'un excellent exemple. Une autre tranche de langue ? — La même coutume se retrouve chez les sauvages, dit lord John, découpant un morceau de bœuf. J'en ai vu, après les funérailles d'un chef, sur la rivière Aruwismi, manger un hippopotame qui pesait bien, à lui seul, le poids d'une tribu entière. Certains indigènes de la Nouvelle-Guinée mangent le défunt lui-même, histoire de s'en débarrasser proprement. Mais je ne suppose pas qu'il y ait jamais eu au monde un dîner de funérailles plus étrange que le nôtre.

— Particularité curieuse, dit Mrs. Challenger, je trouve impossible d'éprouver aucun chagrin pour ceux qui sont morts. J'ai à Bedford mon père et ma mère ; qu'ils aient péri, c'est hors de doute ; néanmoins, dans l'horreur de cette tragédie universelle, je ne parviens pas à m'émouvoir sur les individus, même quand ils me touchent de si près.

— Et moi, dis-je, je pense à ma vieille mère dans son cottage d'Irlande ; je me la représente, avec son châle et son bonnet de dentelle, renversée, les yeux clos, dans son fauteuil à grand dossier, devant la fenêtre, ses lunettes et son livre à côté d'elle. Mais pourquoi la pleurerais-je ? Elle a passé comme je passe, et dans une autre vie je puis être plus près d'elle que l'Angleterre ne l'est

de l'Irlande. Pourtant, cela me fait de la peine de songer que son pauvre corps n'est plus.

— Si nous parlons du corps, vous remarquerez, interjeta Challenger, que nous ne pleurons ni ce que nous rognons de nos ongles, ni ce que nous coupons de nos cheveux, bien qu'ils fassent partie de nous-mêmes. Pas davantage, un homme qui n'a qu'une jambe ne s'attendrit sur celle qui lui manque. Le corps physique nous vaut surtout des douleurs et des fatigues. Il nous fait continuellement toucher ses limites.

Pourquoi donc envisager avec ennui son détachement de notre moi psychique ?

— En admettant qu'ils puissent se détacher l'un de l'autre, grommela Summerlee. Mais, dans tous les cas, le trépas universel est une épouvantable chose.

— Beaucoup moins épouvantable, j'ai déjà eu l'occasion de vous l'expliquer, dit Challenger, qu'une simple mort individuelle.

— C'est comme dans une bataille, fit observer lord John. La vue d'un homme gisant sur le plancher que voici, la poitrine défoncée, un trou au visage, vous rendrait malades ; au Soudan, j'en ai vu dix mille couchés sur le dos, et l'ai fort bien supporté. Car lorsqu'on fait de l'histoire, la vie d'un homme a trop peu de prix pour qu'on s'en occupe ; et lorsqu'il en meurt un milliard à la fois comme aujourd'hui, on n'arrive pas à se séparer soi-même de la masse.

— Puissions-nous en avoir vite fini ! soupira Mrs. Challenger. J'ai tant de peur, George !

— Le moment venu, vous serez la plus brave de nous tous, ma petite dame. Vous avez eu en moi un mari bien tumultueux, mon amie ; mais vous considériez que George-Édouard Challenger était ce qu'on l'avait fait et ne pouvait s'empêcher de l'être. Vous n'auriez pas voulu d'un autre, en définitive.

— D'aucun autre sur la terre, mon ami, » dit-elle en se suspendant à son cou de taureau.

Avec lord John et Summerlee, je remontai vers la fenêtre, et tous les trois nous nous arrêtâmes, interdits, en présence du tableau qui s'offrait à nous.

La nuit régnait. Une tristesse de mort enveloppait le monde. Mais une longue bande écarlate, montant et descendant tour à tour dans le ciel, comme animée de pulsations violentes, rayait l'horizon du sud, où tantôt elle envahissait et embrasait le zénith, tantôt elle se réduisait à une ligne de feu.

« Lewes brûle ! m'écriai-je.

— Non, c'est Brighton, rectifia Challenger venu pour nous rejoindre. Vous pouvez voir se profiler sur l'incendie la crête inégale des dunes. Le feu est à plusieurs milles au delà. Il doit dévorer la ville entière. »

Il y avait plusieurs autres foyers épars, sans compter celui qu'entretenait encore, sur la voie du chemin de fer, la pile de décombres en train de se consumer. Mais tous ne semblaient que des points lumineux, comparés au monstrueux brasier qui palpitait derrière la colline. Quel article à faire pour la Gazette ! Jamais journaliste avait-il trouvé une pareille occasion sans profit pour lui, un pareil sujet sans bénéfice pour personne ?

Et soudain, le vieil instinct du chroniqueur me revint. Si ces hommes de science persévéraient jusqu'au bout dans l'œuvre de toute leur vie, pourquoi ne montrerais-je pas, à mon humble façon, la même constance ?

Sur les feuilles que j'aurais noircies, nul œil humain ne se poserait jamais ; du moins, j'aurais trouvé un moyen de passer la nuit, car la question de sommeil ne semblait pas se poser pour moi. Mes notes m'aideraient à tromper la lente monotonie des heures, elles m'occuperaient l'esprit…

Ces gribouillages tracés au petit bonheur, le carnet posé sur mon genou, à l'obscure clarté pâlissante de notre unique lampe électrique, voici que je suis en train de les relire. Un peu de talent les eût montés au ton de la circonstance. Tels quels, ils peuvent suffire à livrer quelque chose de nos longues émotions et de nos affres nocturnes.

Chapitre IV

Combien ils semblent étranges ces mots hâtivement écrits au sommet de la page blanche ! Mais combien plus étrange encore le fait que je viens de les écrire, moi, Édouard Malone, parti de mon logement de Streatham il n'y a que douze heures, sans le moindre soupçon des événements fantastiques qui se préparaient pour la journée ! Je renoue la chaîne des incidents : mon entrevue avec Mc Ardle, la publication par le Times de la lettre de Challenger donnant la première note alarmante, l'absurde voyage dans le train, l'agréable déjeuner, la catastrophe ; le tout, aboutissant à ceci que, présentement, nous restons seuls à nous attarder sur

cette planète vide ! Notre compte est si bien réglé que je puis considérer ces lignes, tracées mécaniquement, par habitude professionnelle, et destinées à ne jamais tomber sous des yeux humains, comme le testament d'un homme déjà mort, tellement il se sent proche de la sombre frontière qu'à l'exception d'un petit groupe d'amis le monde entier a déjà franchie. Je sens à quel point Challenger avait raison quand il disait que, le vrai drame, ce serait de survivre à tout ce qu'il y a eu de noble, de bon et de beau sur la terre. Mais de cela nous ne devons avoir nulle crainte. Déjà notre second tube d'oxygène s'épuise. Nous pouvons évaluer à une minute près notre durée finale.

Challenger vient de nous offrir une conférence d'un bon quart d'heure. Dans son excitation, il mugissait et soufflait comme il eût fait au Queen's Hall devant un amphithéâtre de vieux savants sceptiques. Singulier auditoire que le sien : sa femme, tout à fait ignorante du sujet traité, et d'avance convaincue ; Summerlee, tapi dans l'ombre, grognon et critique, mais intéressé ; lord John, dans un coin, nonchalant et quelque peu ennuyé de cette séance ; moi, près de la fenêtre, observant la scène avec une espèce de détachement attentif, comme si tout se passait dans un rêve ou qu'il s'agît d'une chose qui ne me concernât pas personnellement. Challenger occupait une chaise devant la table, au centre de la pièce ; et sous le microscope qu'il était allé chercher dans son cabinet de toilette, la lampe électrique illuminait la lamelle de verre. Le petit rond de lumière blanche projetée par le miroir éclairait vivement une partie de son visage inégal et barbu, laissant dans le noir l'autre moitié. Il avait dû étudier de longue date les formes inférieures de la vie : pour l'instant, il était très excité, parce que, dans la lamelle microscopique préparée la veille, il trouvait l'amibe encore vivante.

« Vous pouvez le constater par vous-mêmes, ne cessait-il de répéter, tout hors de lui. Summerlee, voulez-vous venir vous rendre compte ? Aurez-vous l'obligeance de vérifier ce que je dis, Malone ? Ces petites choses en forme de fuseau, au centre, ce sont des diatomées ; et nous n'avons pas à en tenir compte, puisqu'elles sont probablement de nature plutôt végétale qu'animale. Mais, à droite, vous verrez, à n'en pas douter, une amibe se mouvoir paresseusement dans le champ. La vis d'en haut est pour la mise au point. Regardez vous-mêmes. »

Summerlee regarda et acquiesça. M'approchant à mon tour, je vis un être minuscule, qui semblait fait en verre pilé, glisser, dans une sorte de coulée visqueuse, à travers le rond de lumière. Lord John, lui, acceptait tout de confiance.

« Peu me chaut que votre animal soit mort ou vif, dit-il. Lui et moi ne nous connaissons même pas de vue. Pourquoi m'en soucierais-je ? Je ne suppose pas qu'il s'inquiète de notre santé ».

Je partis de rire ; sur quoi, Challenger me lança un coup d'œil si méprisant qu'il me glaça.

« La légèreté de l'homme à demi éduqué, dit-il, est pour la science un pire obstacle que l'ignorance obtuse. Si lord John Roxton voulait se donner la peine…

— Un peu de modération, mon cher George, fit Mrs. Challenger, en passant sa main dans la noire crinière penchée sur le microscope. Qu'est-ce que cela peut faire que cette amibe vive ou ne vive pas ?

— Cela peut faire beaucoup, répliqua, d'un ton pincé, Challenger.

— Soit, nous vous écoutons ! fit lord John, qui sourit, sans rancune. Autant parler de cela que d'autre chose. Si vous pensez que j'ai traité votre animal trop cavalièrement ou que je l'ai blessé en quoi que ce soit, je lui fais mes excuses.

— Pour ma part, intervint Summerlee de sa voix grinçante et chicanière, je ne comprends pas l'importance que vous attachez à ce que votre amibe vive. Elle habite la même atmosphère que nous, d'où s'ensuit naturellement que le poison n'agit pas sur elle. Hors de cette chambre, elle périrait, comme toute autre vie animale.

— Vos observations, mon bon Summerlee, dit Challenger, énorme d'indulgence, (ah ! que ne puis-je peindre cette tête hautaine, sous l'éclatant reflet circulaire que lui envoyait le miroir du microscope !) vos observations montrent que vous appréciez mal la situation. Ce spécimen a été monté hier, et il est hermétiquement clos. Il ne reçoit rien de notre oxygène. Mais, bien entendu, notre éther a pénétré jusqu'à lui, comme jusqu'à tout autre point de l'univers. Il a donc survécu au poison. Vous pouvez en conclure que toutes les amibes qui sont hors de cette chambre, au lieu d'être mortes, selon votre affirmation erronée, survivent à la catastrophe.

— Eh bien, même à présent, je ne me sens pas l'envie de hurler de joie. En quoi la chose a-t-elle une importance ?

— Simplement en ceci : que le monde continue à vivre. Si vous aviez l'imagination scientifique, vous projetteriez votre esprit au delà du fait actuel ; vous verriez, d'ici à quelques millions d'années — simple période transitoire dans l'immense série des âges — fourmiller de plus belle, sur toute la terre, la vie animale et la

vie humaine, issues de cet imperceptible germe. Vous avez rencontré de ces prairies où l'incendie, effaçant toute trace de gazon et de plantes, n'a laissé qu'une étendue noirâtre. Vous les croiriez vouées à n'être éternellement qu'un désert. Mais, dans le sol, les racines restent ; repassez par là quelques années plus tard, vous ne reconnaîtrez pas les places ravagées. L'infime créature que voici porte en elle les racines de la vie animale ; et par les puissances de développement qu'elle renferme, par son évolution, elle ne peut manquer, avec le temps, de supprimer jusqu'à la dernière trace de la crise sans pareille où nous sommes englobés.

— Diablement intéressant ! dit lord John, qui, sans en avoir l'air, s'était tout de même rapproché du microscope. Le drôle de petit personnage, à cataloguer numéro i parmi les portraits d'ancêtres ! Il a sur lui comme un gros bouton de chemise.

— Cet objet sombre est son nucléus, énonça Challenger, à la façon d'une gouvernante qui montre l'alphabet à un gamin.

— Ainsi, maintenant, poursuivit lord John en riant, nous n'allons plus nous sentir seuls, il y a un autre vivant que nous sur la terre.

— Vous semblez tenir pour acquis, dit Summerlee, que le monde, de par sa création, a pour unique objet de produire et d'entretenir la vie humaine ?

— Mais, monsieur, quel objet différent lui supposeriez-vous ? demanda Challenger, qui se gendarmait à la moindre contradiction.

— Je trouve monstrueuse, quand j'y réfléchis, la prétention de l'homme se figurant que le monde est un théâtre bâti pour qu'il

s'y pavane.

— Sans dogmatiser là-dessus, sans y rien mettre non plus de ce que vous appelez, bien témérairement, une monstrueuse prétention, nous pouvons à coup sûr affirmer que nous occupons le rang le plus élevé dans la nature.

— Le plus élevé à notre connaissance.

— Cela, monsieur, va sans dire.

— Pensez aux millions, et, peut-être, aux billions d'années pendant lesquelles la terre roula toute vide dans l'espace, ou, sinon toute vide, du moins sans aucune idée ni aucun signe annonciateur de l'espèce humaine. Imaginez-la baignée par la pluie, grillée par le soleil, fouettée par le vent, durant ces innombrables siècles. L'homme ne date que d'hier dans l'ordre des temps géologiques. Pourquoi décréter que cette formidable préparation se faisait à son bénéfice ?

— Au bénéfice de qui, alors, ou de quoi ? »

Summerlee haussa les épaules.

« Comment le dire ? C'est peut-être ce que nous ne saurions même concevoir, car peut-être l'homme n'est-il qu'un simple accident, un sous-produit qui se sera dégagé au cours des choses : ainsi l'écume de l'océan imaginerait que l'océan fut créé pour la produire et l'entretenir, ou une souris de cathédrale que l'édifice fut construit et aménagé pour sa résidence. »

J'ai noté les termes mêmes de la discussion ; mais voici qu'elle dégénère en une bruyante dispute, où s'entre-croisent les mots polysyllabes du jargon scientifique. C'est sans contredit un privi-

lège que d'écouter deux hommes de cette intelligence débattre les plus hautes questions ; mais leur perpétuel discord fait que des profanes comme lord John et moi n'en tirent pas grand'chose de positif. Ils se neutralisent l'un l'autre, et nous restons Gros-Jean comme devant. À présent, tout ce beau vacarme a cessé ; Summerlee s'est rassis sur sa chaise, pendant que Challenger, manœuvrant encore les vis de son microscope, fait entendre, sans répit un grondement sourd, profond, inarticulé, comme la mer après la tempête. Lord John me rejoint à la fenêtre, et nous regardons la nuit au dehors.

Une lune nouvelle, la dernière que doivent contempler des prunelles humaines, luit d'un pâle éclat. Mais les étoiles ont une vivacité singulière. Même dans l'air transparent du plateau sud-américain, je ne les vis jamais plus brillantes. Est-ce que la modification de l'éther affecterait la lumière ? Le bûcher funéraire de Brighton flambe toujours, et une grande tache rouge dans le ciel, vers l'ouest, dénonce quelque sinistre à Arundel, Chichester ou Portsmouth. Je me rassieds, je médite, de temps en temps je prends une note. Il flotte dans l'air une mélancolique douceur. Jeunesse, beauté, amour, vertus chevaleresques, tout cela est-il fini ? Sous les rayons des astres, cette terre semble le pays du rêve et de la paix. Que nous voilà loin d'un Golgotha de la race humaine, terrible et couvert de cadavres ! Je me surprends soudain à rire.

« Holà ! jeune homme, qu'y a-t-il ? fait lord John, me dévisageant, très étonné. Un bon sujet de gaieté a son prix en des temps si rudes.

— Je pensais, dis-je, à toutes les grandes questions qui restent sans solution après ce qu'elles nous ont coûté de soins et de

peine. La question de la rivalité anglo-allemande, par exemple, ou celle du Golfe Persique, qui passionnait mon directeur. Aurions-nous jamais prévu, quand elles nous donnaient tant de tintouin, la façon dont elles devaient se résoudre ? »

Nous retombons dans le silence. Sans doute chacun de nous songe aux amis déjà partis. Mrs. Challenger sanglote, et son mari, à voix basse, la console. Je revois toutes sortes de gens ; je me les représente couchés, rigides et blêmes, comme le pauvre Austin dans la cour. Mc Ardle entre autres : je sais, par le bruit de sa chute, sa position exacte, le visage sur son bureau, la main sur son téléphone. Et Beaumont, notre directeur : vraisemblablement, il s'allonge sur le tapis de Turquie bleu et rouge qui orne son sanctuaire. Et les camarades, dans la salle des reporters, Macdonna, Murrey, Bond : ils sont certainement morts à l'œuvre, ayant en mains leurs carnets bourrés d'impressions vivantes et de faits prodigieux. Je les imagine, celui-ci dépêché auprès des docteurs, cet autre à Wesminster, ce troisième à Saint-Paul. De quelles fulgurantes « manchettes » ils auront eu la vision suprême, qui jamais ne devait se matérialiser en encre d'imprimerie ! Je vois Macdonna chez les docteurs. « On espère à Harley Street. Interview de Mr. Soley Wilson. Le grand spécialiste dit : Ne perdons pas courage. » « Notre correspondant particulier a trouvé l'éminent savant juché sur son toit, où l'avait forcé de se réfugier la foule de clients épouvantés qui avaient envahi sa demeure. Sans dissimuler qu'il mesurât l'immense gravité de la situation, le célèbre médecin a refusé d'admettre que toutes les avenues de l'espoir fussent closes. » Ainsi débuterait Mac. Puis il y avait Bond. Sans doute avait-il « fait » Saint-Paul. Il soignait son style. Ma parole, quel thème pour lui ! « Tandis que, de la petite galerie sous le dôme, je plongeais le regard dans toute cette

humanité grouillante, prosternée par le désespoir aux pieds d'une puissance qu'elle avait si obstinément ignorée, par-dessus les remous de la foule montait jusqu'à mes oreilles un tel murmure de terreur et de prière, une si frémissante adjuration vers l'inconnu, que… » Ainsi de suite.

Oui, ç'avait été une belle fin pour un reporter, bien qu'il fût mort, comme je vais mourir, en possession de trésors inemployés. Que ne donnerait Bond, le pauvre garçon, pour voir ses initiales J.-H. B. au bas des lignes que je crois lire !

Mais voilà bien du radotage. Manière de passer le temps. Mrs. Challenger s'est retirée dans le cabinet de toilette ; elle dort, nous dit le professeur. Lui, cependant, prend des notes et consulte des bouquins à la table centrale, aussi calme que s'il avait en perspective des années de labeur paisible. Sa plume d'oie mène grand bruit sur le papier, comme pour crier son mépris des opinions adverses.

Summerlee, ployé de côté sur sa chaise, émet de temps à autre un ronflement qui m'exaspère ; lord John repose, enfoncé dans la sienne, les yeux clos. Comment les gens peuvent dormir dans de telles conditions, c'est inconcevable.

Trois heures du matin. Je m'éveille en sursaut. Il était onze heures cinq quand j'ai tracé ma dernière ligne. Je me souviens d'avoir remonté ma montre et noté l'heure. J'ai donc — qui l'eût jamais cru ? — gaspillé cinq heures sur le bref délai dont nous disposions. Mais je me sens renouvelé, prêt à ce qui m'attend. Du moins, je me le persuade. Et pourtant, plus un homme est en bon état, plus la vie afflue en lui, et plus il doit avoir horreur de la mort. Que de sagesse et de miséricorde dans cette sollicitude de

la nature qui veut que notre ancre terrestre se détache par une infinité d'imperceptibles secousses, jusqu'à ce que, du port intenable où nous enchaînait le monde, notre conscience dérive dans la grande mer au delà !

Mrs. Challenger dort toujours dans le cabinet de toilette. Challenger s'est endormi sur son siège. Quel tableau ! Son énorme membrure penche en arrière, ses grosses mains velues s'agrafent à son gilet, sa tête se dérobe, à tel point que je n'aperçois, pardessus son col, que le hérissement touffu et luxuriant de sa barbe. Il ronfle, en vibrant de tout son corps, et le ténor aigu de Summerlee répond par intervalles à sa basse sonore. Lord John sommeille aussi, sa longue personne pliée de travers dans un fauteuil d'osier. Déjà l'aube glisse un peu de sa froide clarté dans la chambre. Tout est gris et morne.

Je regarde se lever le soleil, le fatal soleil qui va éclairer un monde dépeuplé. Un jour a suffi pour éteindre la race humaine ; mais les planètes continuent leur ronde, les marées s'élèvent et s'abaissent, le vent soupire ; la nature poursuit ses voies, jusque, semble-t-il, dans l'amibe même, et pas un signe ne manifeste que celui qui s'intitulait le roi de la création ait jamais réjoui ou désolé l'univers par sa présence. En bas, dans la cour, Austin s'étale de tous ses membres, livide sous la clarté du petit jour, et brandissant encore de sa main morte la lance d'arrosage. L'humanité se personnifie dans cet homme ainsi couché, à demi grotesque, à demi pathétique, et totalement déchu de sa puissance, près de la machine qu'il gouvernait…

Ici s'arrêtent mes notes. Depuis, les événements se sont trop précipités, et avec trop de violence, pour me permettre d'écrire : Mais la mémoire m'en restitue fidèlement chaque détail. Une im-

pression de suffocation, d'étranglement, me fit regarder les cylindres, et je frémis. Les sabliers de nos vies s'épuisaient. Challenger, dans le cours de la nuit, avait porté du troisième cylindre au quatrième le conduit extérieur de l'oxygène ; évidemment, le quatrième arrivait, lui aussi, au bout de son contenu. Ma gorge se contractait de plus en plus sous l'horrible étreinte. Je courus dévisser le conduit, je l'adaptai à notre dernier cylindre. Je sentais qu'il y avait urgence et que, si ma main avait tant soit peu tardé, tous mes compagnons auraient succombé dans leur sommeil. Je fus d'ailleurs rassuré à cet égard par la voix de Mrs. Challenger criant, du cabinet de toilette :

« George ! George ! j'étouffe !

— N'ayez pas peur, Mrs. Challenger, répondis-je, cependant que, d'un bond, les autres se mettaient sur pied ; je viens d'ouvrir un nouveau cylindre. »

Même à une pareille minute, je ne pus m'empêcher de sourire en voyant Challenger, tel un monstrueux gosse barbu, passer sur ses paupières deux formidables poings couverts d'une noire broussaille. Summerlee avait des frissons de fièvre ; à mesure qu'il reprenait conscience de la situation, les craintes de l'homme dominaient un instant chez lui le stoïcisme du savant. Lord John était aussi froid, aussi alerte que s'il se fût levé un matin de chasse.

« Cinquième et dernier, dit-il, lorgnant le tube. Or ça, jeune homme, vous n'allez pas prétendre que vous vous donniez la peine d'écrire vos impressions dans ce carnet, sur votre genou ?

— Quelques notes, simplement, pour tromper les heures.

— Je doute que l'idée en fût venue à personne qu'un Irlandais. Pour avoir un lecteur, il va vous falloir attendre, je crois, que notre jeune sœur l'amibe ait un peu monté en graine ; et elle n'en paraît pas pressée. Eh bien, professeur, quelles perspectives ? »

Challenger regardait le brouillard du matin noyer le paysage. Sur cet océan d'ouate, les coteaux boisés dressaient des îlots coniques.

« On dirait un linceul, dit Mrs. Challenger, qui avait revêtu un peignoir. Elle était prophétique, George, cette chanson que vous aviez coutume de chanter : Enveloppe le vieux, enveloppe le jeune. Mais vous grelottez, mes pauvres amis. J'ai passé la nuit au chaud dans mes couvertures, pendant que vous geliez sur vos chaises. Je vais réparer cela. »

Elle sortit dare-dare, la brave petite créature ; bientôt après nous entendîmes le ronron d'une bouilloire ; et Mrs. Challenger ne tarda pas à reparaître avec un plateau où cinq tasses exhalaient une vapeur de chocolat.

« Voici qui vous fera du bien, buvez ! » dit-elle.

Et nous bûmes, Summerlee demanda la permission d'allumer sa pipe. Mes deux autres compagnons et moi, nous avions des cigarettes. Le tabac, je crois, nous calma les nerfs, ce qui n'empêche pas que nous eûmes tort de fumer, car l'atmosphère étouffée de la chambre devint irrespirable. Challenger dut ouvrir l'imposte.

« Pour combien de temps en avons-nous, Challenger ? questionna lord John.

— Peut-être pour trois heures, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— J'ai commencé par avoir grand-peur, dit Mrs. Challenger ; mais plus le dénouement approche, moins il m'impressionne. Ne croyez-vous pas que nous devrions prier, George ?

— Priez si vous le voulez, ma chérie, répondit très gentiment le gros homme. Nous avons tous notre manière de prier. La mienne est un consentement absolu et joyeux à tout ce que le destin me réserve. Et par là se rejoignent apparemment la plus haute religion et la plus haute science.

— Je ne puis pas dire, en bonne franchise, que mon état d'esprit soit celui du consentement, et surtout du consentement joyeux, grogna Summerlee, sans quitter sa pipe. Je me soumets parce que je dois me soumettre. J'avoue que j'aurais aimé vivre un an de plus pour terminer ma classification des fossiles de la craie.

— Que votre travail reste inachevé, cela ne compte guère, pontifia Challenger, si l'on songe que moi-même j'en suis encore au début de ma grande œuvre L'Echelle de la Vie. Mon cerveau, mes lectures, mon expérience, tout ce qui, en somme, constitue chez moi, un bagage unique, j'allais le mettre dans ce livre destiné à faire époque. Et néanmoins, je vous l'ai dit, je consens.

— Je présume que nous laissons tous quelque affaire en train, dit lord John. Vous, jeune homme ?

— Je préparais un livre de vers, répondis-je.

— Eh bien, le monde aura du moins évité cela. Pour peu qu'on cherche, on découvre toujours qu'un malheur ne va pas sans

compensation.

— Et vous-même ? demandai-je.

— Moi, je faisais mes malles ; j'avais promis à Merivale d'aller au Thibet chasser avec lui, ce printemps, le léopard des neiges. Mais c'est vous, Mrs. Challenger, qui devez trouver le coup dur, quand vous veniez de bâtir cette maison délicieuse !

— Où est George, là est ma maison, dit Mrs Challenger. Mais que ne donnerais-je pour une dernière promenade avec vous tous dans la fraîcheur du matin, sur ces magnifiques dunes ! »

Le mot retentit dans nos cœurs. Le soleil venait de déchirer son voile de brume, la forêt tout entière baignait dans de l'or. Du fond de notre triste chambre empoisonnée, nous contemplions comme un rêve de beauté cette glorieuse et pure campagne caressée par les brises. Mrs. Challenger tendait une main vers elle, comme dans un geste d'imploration. Nous rapprochâmes nos sièges, pour les ranger en demi-cercle devant la fenêtre. Déjà l'atmosphère devenait très lourde. Je croyais voir les ombres de la mort s'épaissir autour de nous, derniers survivants de notre race. C'était comme un rideau invisible qui se fermait de tous les côtés.

« Ce cylindre n'a pas l'air de vouloir beaucoup durer, dit lord John, respirant avec peine.

— La quantité d'oxygène varie d'un cylindre à l'autre, dit Challenger. Cela dépend de la pression et du soin avec lequel on les charge. Je croirais volontiers comme vous, Roxton, que celui-ci laisse à désirer.

— De sorte qu'on nous aura volé la dernière heure de notre vie ! s'écria Summerlee avec amertume. Admirable trait de notre

siècle sordide ! Allons, Challenger, voici pour vous le moment, si le cœur vous en dit, d'étudier les phénomènes subjectifs de la dissolution physique.

— Mettez-vous sur ce tabouret, contre mes genoux, et donnez-moi la main, dit Challenger à sa femme. J'estime, mes amis, qu'il ne sert plus à rien de résister dans cette intolérable atmosphère. Vous n'y tenez pas, ma chérie, n'est-ce pas ? »

Mrs. Challenger, avec une petite plainte, cacha son visage entre les genoux de son mari.

« J'ai vu, dit lord John, des gens se baigner en hiver dans la Serpentine ; alors que déjà tous les autres baigneurs sont dans l'eau, un ou deux frissonnent encore sur la berge, enviant ceux qui ont fait le plongeon. Aux derniers le pire. Je suis pour les premiers.

— Vous ouvririez la fenêtre ? Vous affronteriez l'éther ?

— Plutôt le poison que l'asphyxie ! » Summerlee, à contre-cœur, fit un signe d'assentiment, et tendant à Challenger sa main osseuse :

« Nous avons eu bien des querelles, nous n'en aurons plus, dit-il. Dans le fond, nous nous aimions et nous estimions l'un et l'autre. Au revoir !

— Au revoir, jeune homme ! me dit lord John. Mais la fenêtre est calfeutrée. Pas moyen de l'ouvrir. »

Challenger se pencha, souleva sa femme, la pressa contre sa poitrine, cependant qu'elle lui jetait ses bras autour du cou.

« Malone, fit-il gravement, donnez-moi cette lorgnette. »

Je la lui tendis. Alors, d'une voix de tonnerre :

« Nous nous remettons aux mains de la puissance qui nous créa ! » prononça-t-il.

Et, de toute sa force, il lança la lorgnette contre la vitre.

Les derniers éclats du verre n'avaient pas tinté sur le parquet de la chambre qu'une bouffée de vent salubre, à la fois violente et douce, frappait en plein nos visages congestionnés.

Je ne sais combien de temps nous demeurâmes sur place, éperdus, muets. Enfin, comme dans un songe, j'entendis la voix de Challenger :

« Nous voici revenus aux conditions normales ! criait-il. Le monde a rejeté sa ceinture de poison ! Mais, de toute l'humanité, nous seuls avons échappé au désastre ! »

Chapitre V

Je nous revois tous, sur nos chaises, aspirant gloutonnement cette bonne brise marine du sud-ouest qui agitait la mousseline des rideaux et nous rafraîchissait la figure. Combien de temps nous fûmes là sans bouger, je me le demande. Plus tard, nous ne parvenions pas à nous accorder sur ce point. Nous étions ahuris, étourdis, hébétés. Tous, devant la mort, nous avions tendu notre courage ; mais l'effrayante et soudaine obligation d'avoir à continuer de vivre après l'anéantissement de notre race nous portait un coup qui nous accablait. Cependant, petit à petit, le mécanisme paralysé commença de se remettre en marche ; les vannes

de la mémoire fonctionnèrent ; les idées se rejoignirent dans nos cerveaux. Avec une ardente, une implacable lucidité, nous aperçûmes les rapports entre le passé, le présent et le futur, entre la vie que nous avions vécue et celle que nous allions vivre. Dans un sentiment de muette horreur, cherchant les yeux de nos compagnons, nous y lisions ce qu'ils lisaient eux-mêmes dans les nôtres. Loin que notre chance miraculeuse nous causât aucune joie, nous nous abîmions dans la plus noire détresse. Le mystérieux océan de l'infini avait engouffré tout ce que nous aimions ici-bas ; nous n'étions plus que les prisonniers d'une île déserte, sans amis, sans espoirs, sans désirs. Quelques années encore, nous rôderions comme des chacals parmi les sépultures ; puis enfin, ayant tardé de mourir, nous mourrions seuls.

« C'est terrible, George, terrible ! s'écria Mrs. Challenger, déchirée de sanglots. Ah ! que ne partageons-nous le sort commun ! Pourquoi nous avoir sauvés ? Il me semble que c'est nous qui sommes morts et que les autres vivent. »

Challenger, les paupières basses, songeait, tenant dans sa grosse main la main de sa femme. J'avais observé que toujours, dans l'inquiétude, elle tendait ses bras vers lui, comme un enfant vers sa mère.

« Sans pousser le fatalisme jusqu'à la non-résistance, dit-il, j'ai reconnu que la plus haute sagesse consiste à accepter ce qui est. »

Il parlait lentement, et, une émotion vibrait dans sa voix sonore.

« Moi, je n'accepte pas, déclara d'un ton ferme Summerlee.

— Que vous acceptiez ou non, je ne vois pas, fit observer lord John, que cela ait la plus légère importance. Bon gré mal gré, il vous faut prendre les choses comme elles arrivent. Où est l'avantage de l'acceptation ou du refus ? Personne, que je sache, n'a sollicité votre permission avant les événements actuels ; que vous en pensiez blanc ou noir, quelle différence cela peut-il faire ?

— Cela peut faire tout juste la différence du bonheur et du malheur, dit Challenger, rêveur, et caressant la main de sa femme. Vous pouvez nager avec le flot et avoir la paix de l'esprit et de l'âme, ou tenter de le remonter et, dans cette lutte, briser vos forces. Puisque les faits ne dépendent pas de nous, prenons-les comme ils se présentent, et n'en parlons plus.

— Mais à quoi diable allons nous désormais employer nos existences ? demandai-je, avec un geste d'imploration vers le ciel bleu et vide. Moi, par exemple, que vais-je faire ? Il n'y a plus de journaux, ma carrière est finie.

— Finie aussi la mienne, dit lord John, puisqu'il n'y a plus de gibier ni de guerre à entreprendre.

— Et la mienne, cria Summerlee, puisqu'il n'y a plus de savants.

— Mais, grâce au ciel, dit Mrs. Challenger, la mienne n'est pas terminée, puisque j'ai mon mari et ma maison.

— Ni la mienne, ajouta Challenger, car la science persiste, et cette catastrophe même va proposer à notre étude mille problèmes des plus absorbants. »

Il avait ouvert toutes grandes les fenêtres, et nous parcourions du regard la silencieuse immobilité du paysage.

« Laissez que je réfléchisse, continua-t-il. C'est vers trois heures de l'après-midi, peut-être un peu plus tard, hier, que le monde a pénétré tout entier dans la zone du poison. En ce moment, il est neuf heures. À quelle heure en est-il sorti ?

— L'atmosphère était très mauvaise au point du jour, dis-je.

— Plus tard que cela, interrompit Mrs. Challenger. À huit heures encore, j'ai nettement éprouvé la même sensation d'étouffement qu'au début de la crise, la veille.

— Nous dirons donc qu'il en est sorti dès après huit heures. Pendant dix-sept heures, le monde a baigné dans l'éther empoisonné. Pendant ce laps de temps le Grand Jardinier a détruit par stérilisation la moisissure humaine qui avait recouvert son fruit. Se peut-il d'ailleurs qu'il ait fait incomplètement son œuvre et que d'autres que nous aient survécu ?

— Je me le demandais, dit lord John. Pourquoi serions-nous les seuls cailloux laissés sur le rivage ?

— Il est folâtre de supposer qu'en dehors de nous personne ait pu survivre, déclara Summerlee, convaincu. Prenez garde qu'un homme comme Malone, aussi solide qu'un bœuf et totalement dépourvu de nerfs, n'a eu qu'à peine la force de monter l'escalier avant de tomber sans connaissance. Quelle apparence y a-t-il que personne ait résisté dix-sept minutes, à plus forte raison dix-sept heures ?

— À moins qu'il ne se soit trouvé quelqu'un pour voir venir la catastrophe et prendre ses mesures, comme le vieil ami Challenger.

— Cela me paraît assez improbable, dit Challenger, pointant sa barbe et rabattant ses paupières. Ce mélange d'observation, de déduction et d'imagination divinatrice qui m'a permis de prévoir le danger, c'est ce qu'on ne rencontre jamais deux fois dans une génération.

— D'où vous concluez à la mort universelle ?

— Je ne vois guère le moyen d'en douter. Toutefois, rappelez-vous que le poison agissait de bas en haut, et qu'il pouvait avoir une moindre virulence dans les couches supérieures de l'atmosphère. Chose étrange, à la vérité, mais constituant une de ces particularités qui nous fourniront, dans l'avenir, un champ de passionnantes études. Nous pouvons imaginer que, si nous avions à chercher des survivants, nous devrions tourner nos yeux et nos espoirs vers quelque village du Thibet ou quelque ferme des Alpes, à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer.

— Comme il n'y a plus ni chemins de fer ni navires, autant parler de survivants dans la lune. Mais ce que je me demande, c'est si la fin de la partie a été sifflée ou si nous n'en sommes qu'à la mi-temps. »

Summerlee, le cou tendu, inspectait circulairement l'horizon.

« Partout un beau ciel pur, fit-il d'une voix inquiète. Hier aussi, du reste. Rien ne me garantit que ce soit terminé. »

Challenger haussa les épaules.

« Reprenons notre fatalisme, dit-il. S'il est arrivé que le monde ait déjà subi une pareille épreuve, ce qui ne sort pas du domaine des possibilités, il y a de cela, certainement, bien des

siècles. Nous pouvons donc raisonnablement espérer qu'il n'aura plus à la subir de très longtemps.

— À merveille, dit lord John. Cependant, quand on vient d'avoir un tremblement de terre, on court la chance d'en avoir tout de suite un autre. Nous ne ferions pas mal, je crois, d'aller nous dégourdir les jambes et respirer un peu, tant que nous le pouvons encore. Puisque nous n'avons plus d'oxygène, autant vaut pour nous être pris dehors que dedans. »

Par un curieux effet de réaction après nos émotions de ces dernières vingt-quatre heures, une léthargie absolue avait pris possession de nous. C'était une torpeur à la fois mentale et physique, le sentiment, obscur et profond que rien n'avait d'importance, que tout devenait une fatigue inutile. Challenger lui-même y avait succombé. Pour le faire bouger de sa chaise, où il demeurait cloué, la tête dans les mains, la pensée absente, nous dûmes, lord John et moi, le soulever par le bras, sans recevoir de lui, pour notre peine, qu'un regard et un grognement de mastiff en colère. D'ailleurs, lorsque nous eûmes quitté notre refuge étroit et retrouvé la libre atmosphère quotidienne, notre énergie normale nous revint peu à peu.

Mais qu'allions-nous faire, pour commencer, dans ce monde converti en cimetière ? Jamais, depuis l'aube des temps, pareille question avait-elle pu se poser à des hommes ? Il est vrai que nous avions de quoi pourvoir dans l'avenir à tous nos besoins physiques. Le superflu même nous était assuré. Magasins de vivres, provisions de vins, trésors d'art, tout nous appartenait, nous n'avions qu'à le prendre. Mais, pour le moment, qu'allions-nous faire ? Nous avions à portée de la main plusieurs petites besognes. Nous descendîmes dans la cuisine et nous couchâmes sur

leurs lits les deux domestiques : il semblait qu'ils fussent morts sans souffrance, l'un sur une chaise près du feu, l'autre sur le plancher de l'office. Puis nous allâmes relever dans la cour le pauvre Austin. La mort avait rendu ses muscles durs comme bois, la contraction des fibres imprimait à sa bouche un rictus sardonique. C'était d'ailleurs un signe commun à toutes les victimes du poison : partout des faces grimaçantes avaient l'air de railler notre effroyable situation et de sourire atrocement aux infortunés survivants de la race.

« Voyons, dit lord John, arpentant d'un pas fiévreux la salle à manger tandis que nous nous restaurions, j'ignore en quelle humeur vous êtes. Moi, je me déclare incapable de rester à piétiner ici.

— Peut-être aurez-vous l'obligeance de nous donner une idée ? dit Challenger.

— Mon idée, ce serait de bouger un peu, d'aller nous rendre compte.

— C'est ce que je proposerais moi-même.

— Mais pas dans ce petit village. Tout ce qu'il peut nous montrer, nous le voyons par la fenêtre.

— Alors, où voulez-vous que nous allions ?

— À Londres.

— Fort bien, ronchonna Summerlee, vous pouvez vous sentir de force à entreprendre une trotte de quarante milles ; mais je ne réponds pas de Challenger avec ses jambes courtes ; et pour ce qui est de moi, je suis fixé.

— Si vous pouviez, monsieur, dit Challenger, très ennuyé, borner vos remarques à votre propre physique, vous y trouveriez matière à exercer votre verve.

— Je n'avais pas l'intention de vous blesser, mon cher Challenger, protesta Summerlee. Vous ne pouvez, ajouta-t-il avec son tact ordinaire, être responsable de votre physique. Si la nature vous a donné un corps trapu et mastoc, comment feriez-vous pour n'avoir pas les jambes courtes ? »

Trop furieux pour répondre, Challenger grogna, cligna des yeux, dressa le poil. Et lord John de s'interposer avant que la querelle devînt trop vive.

« Vous parlez de marcher : pourquoi marcherions-nous ? dit-il.

— Nous conseilleriez-vous de prendre le train ? demanda Challenger, toujours bouillonnant.

— Eh bien, mais… nous avons l'automobile.

— Je ne m'entends pas beaucoup à la conduire, fit Challenger, pensif et tirant sa barbe. Cependant, vous avez raison de supposer que l'intelligence, chez l'homme en qui elle se rencontre à un degré particulier, doit avoir assez de souplesse pour se plier à toutes les exigences. Votre idée, lord John, est excellente. Je vais vous porter à Londres.

— Vous n'en ferez rien, protesta Summerlee avec décision.

— Non certes ! renchérit Mrs. Challenger. Vous avez essayé une fois, et vous vous rappelez comment vous avez défoncé la porte du garage.

— Un moment d'absence, répondit complaisamment Challenger. Allons, voilà qui est réglé, je vous mène à Londres. »

Lord John dénoua la situation.

« Qu'avez-vous comme voiture ? s'informa-t-il.

— Une vingt-chevaux Humber.

— J'en ai conduit une pendant des années. By George ! je ne me figurais pas qu'un jour j'aurais à prendre en charge, d'un coup, tout le genre humain ! Il y a juste cinq places, si j'ai bonne mémoire. Faites vos paquets. Je serai prêt pour dix heures. »

Àpoint nommé, l'auto, ronflante et trépidante, sortait de la cour, avec lord John au volant. Je montai près de lui sur le siège, tandis que Mrs. Challenger s'installait au fond entre son mari et Summerlee, tel un petit état neutre entre deux grandes puissances irascibles. Puis lord John desserra les freins, démarra ; et nous partîmes en troisième vitesse pour le plus extraordinaire voyage que des hommes eussent accompli depuis l'apparition de l'homme.

Qu'on imagine le charme de la nature par ce matin d'août, la fraîcheur de l'air, l'éclat doré du soleil, la pureté du ciel, le vert somptueux des bois du Sussex, la pourpre sombre des bruyères sur les dunes. Par sa beauté chatoyante, le paysage eût exclu toute idée d'une catastrophe sans le farouche silence qui enveloppait tout. Il n'y a pas de campagne, si fermée soit-elle, où ne circule une rumeur de vie assez profonde, assez constante, pour qu'on finisse par n'y plus prendre garde, comme, en habitant près de la mer, on finit par ne plus entendre le perpétuel murmure des vagues. Le pépiement des oiseaux, le bourdonnement

des insectes, l'écho lointain des voix, le meuglement des troupeaux, l'aboiement des chiens, le grondement des trains, le grincement des carrioles, tout cela forme une note basse et soutenue qui frappe l'oreille inattentive. Cette note nous manquait. Cette mortelle paix avait quelque chose de redoutable. Elle était si impressionnante, si solennelle, que le ronron de notre moteur semblait faire une violence inique, une insulte grossière, à la taciturnité vénérable jetée comme un drap funéraire sur les ruines de l'humanité. S'ajoutant à l'horreur des incendies, qui çà et là vomissaient encore leurs fumées au-dessus des maisons, elle nous glaçait l'âme, cependant que nous parcourions du regard le glorieux panorama du Weald.

Et puis, il y avait les morts ! D'abord, leurs groupes sans nombre de faces tirées et convulsées nous emplirent d'épouvante. L'impression m'en demeure si forte, si aiguë, que je crois revivre notre lente descente vers la gare : voici la bonne d'enfant avec ses deux petits, le vieux cheval agenouillé entre les brancards, le cocher en travers du siège, le jeune homme de l'intérieur prêt à sauter par la portière ouverte ; plus bas, six moissonneurs, tombés en désordre les uns sur les autres, et dont les yeux morts regardent fixement la clarté du ciel. Tout cela, je le revois comme dans une photographie. Mais bientôt, par la clémente organisation de la nature, mes nerfs surexcités cessèrent de s'émouvoir. L'horreur, à force d'être immense, perdait tout accent particulier. L'individu disparaissait dans le groupe, le groupe dans la multitude ; ou ne voyait plus dans chaque scène que le phénomène universel, qu'on finissait par accepter comme une sorte de détail inévitable.

Çà et là, seulement, quand un incident trop brutal ou trop burlesque surprenait l'attention, l'esprit revenait, par un choc soudain, à la signification personnelle et humaine de l'ensemble.

Par-dessus tout, la mort des enfants nous causait la plus violente, la plus intolérable sensation d'injustice. Nous aurions pleuré — et, de fait, Mrs. Challenger pleura — au moment où, passant devant une école publique, nous vîmes sur la route une traînée de petites victimes. Congédiés par leurs maîtres terrifiés, les élèves rentraient précipitamment chez eux quand le poison les avait pris dans ses mailles. Beaucoup de gens avaient couru aux fenêtres : il n'y en avait pas une, dans Tunbridge Wells, où ne grimaçât quelque figure hagarde. À la suprême minute, le besoin d'air, ce furieux désir d'oxygène que seuls nous avions pu satisfaire, avait déterminé partout la même impulsion. Quantité d'hommes et de femmes avaient fui de leurs domiciles, sans bonnet ni chapeau, et leurs corps jonchaient les côtés de la route et de la chaussée. Nous avions de la chance d'avoir trouvé en lord John un bon chauffeur, car se diriger n'était pas facile. Dans la traversée des villages et des villes, nous marchions au pas de l'homme, et je me souviens qu'une fois, devant l'école de Tonbridge, nous dûmes faire halte un moment pour nous frayer un passage.

Du long panorama de mort que déroulaient le Sussex et les routes du Kent, quelques petites images précises surgissent dans ma mémoire. Celle, par exemple, d'une grande auto reluisante, à la porte d'une auberge, dans le village de Southborough. Les gens qu'elle portait s'en revenaient, j'imagine, d'une partie de plaisir à Brighton ou à Eastbourne. Il y avait là trois femmes en robes claires, toutes jeunes et belles, et dont l'une tenait un pékinois sur ses genoux ; elles avaient pour compagnon un homme d'âge,

à tournure de vieux fêtard, et un jeune aristocrate, monocle à l'œil, ganté, cigarette aux doigts. La mort, survenue sans doute en quelques secondes, les avait figés à leur place. N'eût été qu'à la dernière extrémité le vieux, pour respirer, avait arraché son col de chemise, on eût pu les croire tous endormis. Sur un des côtés de la voiture, un des garçons de l'auberge, pelotonné contre le marchepied, avait laissé choir son plateau, et les verres, autour de lui, éparpillaient leurs débris. Sur l'autre côté gisaient deux vagabonds en guenilles, un homme et une femme, l'homme tendant encore son long bras maigre, comme dans la vie quand il demandait l'aumône. Une minute avait suffi pour ramener l'aristocrate, le garçon d'auberge, le vagabond et le chien, à la commune condition d'un inerte protoplasma en train de se dissoudre.

Je me rappelle un autre tableau singulier, à quelques milles de Sevenoaks, dans la direction de Londres. Sur la gauche s'élève un grand couvent qui regarde une pente verte. Le long de cette pente, de nombreuses pensionnaires étaient agenouillées, dans l'attitude de la prière ; devant elles, toute une rangée de religieuses ; et seule, plus haut, leur faisant face, une personne qui nous parut être la sœur supérieure. À la différence des mondains de l'auto, elles semblaient avoir eu le pressentiment du danger et être mortes en beauté, toutes ensemble, élèves et maîtresses, réunies pour la leçon définitive.

Encore stupéfié par cette horrible aventure, je cherche des mots qui rendent notre état d'âme ; peut-être serait-il plus sage de m'en tenir aux faits. Il n'y avait pas jusqu'à Challenger et Summerlee qui ne fussent comme écrasés, et tout ce que nous entendions de nos compagnons derrière nous, c'était, de temps à autre, un gémissement de Mrs. Challenger. Quant à lord John, l'œil au

volant, sur ces routes obstruées par les corps, il n'avait ni le loisir ni le désir de causer, toute son attention lui était nécessaire pour conduire ; mais commentant à sa manière ce jour de deuil, il ne cessait de proférer une phrase que je crois encore entendre, et qui, après m'avoir assommé par sa répétition, finit presque par me faire rire :

« Du joli, quoi ! »

Chaque fois que se présentait à nos yeux une nouvelle combinaison de désastre et de mort, l'interjection lui venait aux lèvres. « Du joli, quoi ! » s'écria-t-il quand, à Rotherfield, nous descendîmes la côte de la gare. Et encore : « Du joli, quoi ! » lorsque nous nous engageâmes à travers un chaos funèbre dans la grand'-rue de Lewisham et sur l'ancienne route du Kent.

Nous reçûmes, brusquement, un choc extraordinaire. À la fenêtre d'une humble maison formant l'angle de la route, une main, au bout d'un bras effilé, agitait un mouchoir. Même la perspective d'une mort imprévue n'avait pas arrêté — puis précipité — les battements de nos cœurs avec autant de force que cette déconcertante manifestation de la vie. Lord John ayant aussitôt rangé la voiture contre le trottoir, nous nous élançâmes dans la maison, dont la porte était ouverte, et montâmes l'escalier quatre à quatre, jusqu'à la chambre du deuxième étage d'où venait le signal.

Sur une chaise, devant la fenêtre, se trouvait une vieille dame ; et près d'elle, en travers d'une seconde chaise, un cylindre d'oxygène, plus petit, mais de même forme que ceux qui nous avaient sauvé la vie. Au moment où nous fîmes irruption chez elle, elle leva vers nous un visage creux, orné de lunettes.

« J'avais peur, dit-elle, qu'on ne m'eût abandonnée ici pour toujours. Car je suis infirme et dans l'impossibilité de me mouvoir.

— Eh bien, madame, répondit Challenger, bénissez la chance qui nous met sur votre passage. »

Elle reprit :

« J'ai à vous poser une question des plus graves. Messieurs, parlez-moi franchement, je vous prie. Quel effet auront les événements actuels sur les actions de la Compagnie London and North-Western Railway ? »

Nous aurions ri si une tragique impatience ne l'avait suspendue à nos lèvres. Mrs. Burston, notre interlocutrice, était une veuve d'un certain âge, dont quelques actions de la Compagnie constituaient l'unique ressource. Sa vie se réglait sur la hausse ou la baisse du dividende, et elle ne pouvait se faire de l'avenir une conception étrangère à la cote de ses valeurs. En vain nous lui représentâmes que tout l'or du monde lui appartenait, et qu'au surplus il ne lui servirait à rien. Son esprit trop vieux ne s'adaptait pas à cette idée trop neuve ; elle se prit à pleurer bruyamment son capital évanoui.

« Il était toute ma fortune, gémissait-elle. Puisque le voilà parti, mieux vaut que je parte moi-même. »

Au travers de ses lamentations, nous arrivâmes à découvrir comment cette antique et frêle plante avait résisté quand toute la forêt succombait. Paralytique et asthmatique, Mrs. Burston, sur les instructions de son médecin, se traitait par l'oxygène, dont elle avait un tube dans sa chambre au moment de la crise. Elle en

avait respiré un peu, comme elle faisait toujours dans ses malaises, et s'était sentie soulagée. En ménageant sa provision, elle avait réussi à passer la nuit ; puis le sommeil l'avait gagnée, et il avait fallu, pour l'éveiller, le bruit de notre auto. Ne pouvant pas l'emmener, nous nous assurâmes qu'elle ne manquait de rien pour vivre ; nous lui fîmes la promesse de nous mettre en rapport avec elle dans deux jours au plus tard ; et nous la laissâmes pleurer tout à son aise sur sa ruine.

Aux approches de la Tamise, l'encombrement des rues s'aggravait. Nous eûmes grand'peine à franchir le pont de Londres, que barrait dans toute sa largeur, du côté du Middlesex, la circulation arrêtée sur place. Dans le port, contre un embarcadère, un navire brûlait. Des flocons de suie, une odeur âcre d'incendie, emplissaient l'atmosphère. Non loin du Parlement s'élevait une épaisse colonne de fumée, mais nous n'apercevions pas de flammes.

« J'ignore si c'est votre impression, fit lord John, stoppant tout d'un coup, mais la campagne me semble encore plus gaie que la ville. Ce Londres changé en nécropole me donne sur les nerfs. Nous devrions n'y faire qu'un tour et revenir à Rotherfield.

— Je ne vois pas, je l'avoue, ce que nous avons à espérer ici, ajouta Summerlee.

— Pourtant, objecta Challenger, il est difficile d'admettre que, sur les sept millions d'individus qui peuplent Londres, seule une vieille femme, par l'effet du hasard ou par une singularité de constitution, aura survécu à la catastrophe.

— S'il y a d'autres survivants, comment nous flatter de les retrouver, George ? demanda Mrs. Challenger. Cependant je

conviens avec vous que nous ne pouvons revenir sans l'avoir essayé. »

Nous sautâmes de l'auto, que nous laissâmes au bord de la chaussée ; et descendant, non sans difficulté à cause de l'engorgement, le pavé de King William Street, nous entrâmes dans l'hôtel d'une grande compagnie d'assurances. Nous avions choisi cette maison parce qu'elle occupait un angle, d'où elle commandait toutes les directions. L'escalier gravi, nous traversâmes une salle qui devait servir aux réunions du Conseil d'administration, car huit vénérables personnages siégeaient autour d'une table centrale. Par la haute fenêtre ouverte, nous passâmes sur le balcon. De là nous voyions rayonner en tous sens les rues bondées de la cité, tandis qu'à nos pieds la route s'allongeait, noire de taxis immobiles, tous ou presque tous dirigés vers la périphérie, ce qui prouvait qu'à la suprême minute les habitants, chassés par l'épouvante, avaient fait un vain effort pour rejoindre leurs familles dans la banlieue ou la campagne. Entre d'obscurs véhicules, parfois la grosse auto d'un potentat de la finance, impuissante et captive du courant paralysé, étincelait de tous ses cuivres. Sous mes yeux mêmes, il y en avait une, énorme et luxueuse, dont le propriétaire, un robuste vieillard, avait passé la moitié de son corps à travers la portière ; et d'une main où scintillaient les bagues il semblait presser le chauffeur de fendre la cohue.

Une douzaine d'autobus crevaient le flot comme des îles ; la plupart de leurs voyageurs, ayant grimpé sur le toit, s'y amoncelaient pêle-mêle, tels des jouets d'enfants dans une nursery. Au milieu de la chaussée, un gigantesque policeman s'arc-boutait contre un réverbère, dans une attitude si naturelle qu'on avait

peine à concevoir qu'il eût cessé de vivre. Devant lui était couché un petit camelot dépenaillé, tenant son paquet de feuilles. La voiture de livraison d'un journal était bloquée par la foule, et j'y pouvais lire, en grandes lettres noires sur fond jaune : « Scène à la Chambre des Lords. Match régional interrompu. » Ce devait être la manchette d'une édition matinale, car d'autres placards portaient comme légende : « Est-ce la fin ? Opinion d'un grand savant. » Et un autre : « Challenger avait-il dit vrai ? Sinistres rumeurs. »

Ce dernier placard dominait, arboré comme une bannière sur la multitude. Challenger le montra du doigt à sa femme ; et lui-même, en le contemplant, bombait le torse et caressait sa barbe. Cet esprit complexe trouvait une flatteuse satisfaction à penser que Londres, en mourant, prononçait encore son nom et répétait ses paroles. Telle était l'évidence de ses sentiments qu'ils provoquèrent l'ironie de son collègue.

« À l'avant-scène jusqu'au bout, Challenger, goguenarda Summerlee.

— Il paraît, » répondit Challenger avec suffisance.

Et regardant la longue perspective des rues, muettes et peuplées de deuil :

« Mais je ne vois pas l'utilité de nous attarder à Londres. Je suis d'avis que nous rentrions à Rotherfield, pour délibérer sur la meilleure façon de mettre à profit les années qui nous restent. »

Des mille visions que nous offrit la cité morte, je n'en évoquerai plus qu'une : l'intérieur de la vieille église de Sainte-Marie, près de laquelle nous attendait notre auto. Quand, parmi les

corps épars, nous eûmes gravi les marches et poussé la porte, un spectacle imprévu frappa nos yeux. L'église était pleine de gens, tous à genoux et dans toutes les attitudes de la supplication et de la pénitence. À l'instant où ils s'étaient vus face à face avec ces terribles réalités de la vie qui planent sur nous tandis que nous poursuivons des ombres, ils avaient pris d'assaut ces vieux sanctuaires de la cité où ne se réunissaient guère, depuis des générations, que de petites assemblées de fidèles. Ils s'y pressaient étroitement, et beaucoup, dans leur émoi, avaient gardé leur chapeau sur la tête. Un jeune homme en costume laïc les dominait du haut de la chaire. Sans doute il les exhortait quand le même sort les avait frappés, eux et lui ; et semblable maintenant à Polichinelle dans le guignol, il laissait retomber au dehors ses bras flasques. L'affreux cauchemar que cette nef grise et poudreuse, ces rangées de figures agonisantes, cette demi-clarté, ce silence ! Nous sortîmes sur la pointe des pieds, en échangeant à peine quelques mots, du bout des lèvres.

Brusquement, une idée me vint. Dans un coin de l'église, près de la porte, se trouvaient les antiques fonts baptismaux, et, tout à côté, un réduit profond où pendaient les cordes des cloches. Pourquoi, par-dessus Londres, n'enverrions-nous pas un message d'appel à quiconque pouvait encore vivre ? Je courus saisir l'une des cordes, qu'enveloppait un manchon de drap, et fus tout surpris de sa résistance. Lord John m'avait rejoint.

« By George ! voilà qui est pensé, jeune homme ! s'écria-t-il en ôtant son veston. Donnez-moi un coup de main, nous aurons vite fait de la mettre en branle. »

Mais la cloche était si lourde que Challenger et Summerlee durent ajouter leur poids au nôtre pour qu'un tintement grave

nous avertît d'en haut que le battant martelait sa musique. Franchissant les toits de la ville, notre message de sympathie et d'espoir s'en allait très loin chercher ceux de nos semblables qu'avait pu oublier le cataclysme. Elle nous faisait du bien, cette puissante voix du métal, elle nous donnait du cœur à la besogne. Enlevés à deux pieds du sol chaque fois que la corde montait, nous pesions ensemble sur elle pour la faire redescendre. Challenger, accroché au plus bas, tirait de toute son énergie, s'aplatissant, rebondissant, coassant comme une monstrueuse grenouille. Quel sujet de tableau pour un artiste que ce spectacle de quatre aventuriers, jadis compagnons de tant de périls singuliers, maintenant réunis par le destin dans une extrémité si tragique ! Nous peinâmes une demi-heure, ruisselants de sueur, les bras douloureux, l'échine rompue ; puis nous sortîmes sous le porche, nous fouillâmes d'un regard avide les rues engorgées et mornes. Pas un bruit, pas un son ne répondit à nos appels.

« Inutile d'insister, il n'y a plus personne pour nous entendre, » dis-je.

Et Mrs. Challenger :

« Nous ne pouvons faire davantage. Pour l'amour de Dieu, George, rentrons à Rotherfield. Une heure de plus, et cet effroyable silence de la cité me rendrait folle ! »

Sans ajouter un mot, nous remontâmes dans la voiture. Lord John vira et prit la direction du sud. Pour nous, le chapitre était clos. Nous ne prévoyions pas qu'un autre allait s'ouvrir, et quel autre !

Chapitre VI

Me voici au terme de ces événements prodigieux, qui tiendront une place si considérable non seulement dans nos petites vies individuelles, mais dans les annales de l'humanité. Je le répète : quand l'histoire en sera connue, ils domineront tous les autres, comme une montagne les coteaux d'alentour. Un décret du destin avait désigné notre génération pour les voir s'accomplir. Combien de temps leur influence persistera, combien de temps les hommes garderont cette humilité, mêlée de crainte et de respect, que leur inculqua la grande secousse, c'est ce que dira l'avenir ; mais on peut, je crois, conjecturer avec certitude que jamais les choses ne redeviendront les mêmes. Nul ne mesure pleinement sa faiblesse, son ignorance, et la dépendance où il est d'une main invisible, si, pendant une minute, cette main n'a semblé vouloir se fermer sur lui pour le broyer. La mort nous a tenus sous sa menace. Rien n'empêche qu'elle ne nous y tienne encore. Sa morose présence jette une ombre sur notre vie. Mais qui pourrait douter qu'à la faveur de cette ombre le sentiment du devoir, de la règle, de la responsabilité, la juste appréciation du sérieux et des fins de la vie, le désir ardent de s'accroître en perfection, n'aient augmenté en nous et pris de la réalité jusqu'à soulever comme un ferment la société tout entière ? C'est quelque chose en dehors des églises et des dogmes, un changement de perspective, le déplacement du sens des proportions, la notion rendue plus vive du peu que nous sommes, créatures insignifiantes et éphémères, nées pour souffrir, et à la merci du premier vent glacé parti de l'inconnu. D'ailleurs, le monde peut être devenu plus grave, je nie qu'il en soit plus triste. Certes, nous convenons que les distractions d'aujourd'hui, moins excessives, moins frivoles, sont aussi

plus profondes, plus sages, que cette bruyante et folle agitation qui passait pour du plaisir aux jours anciens, à cette époque si récente encore, et déjà, néanmoins, si inconcevable. Finies ces journées vides qui se perdaient à rendre et à recevoir d'inutiles visites, à s'embarrasser sans besoin de tous les tracas que donne un nombreux domestique, à combiner et manger de savantes et fastidieuses nourritures ; au lieu de cela, le repos et la santé, reconquis dans la lecture, dans la musique, dans cette douce communion de famille que permet une division du temps plus rationnelle. On se porte mieux, on goûte plus de satisfactions, et, tout compte fait, on se trouve plus riche, après avoir payé au fond commun ce surcroît de contribution qui a aidé à relever les conditions de la vie dans nos îles.

L'opinion ne laisse pas d'être un peu partagée relativement à l'heure exacte où se produisit le grand réveil. Sans tenir compte du désaccord des horloges, on admet généralement que des circonstances locales peuvent avoir influé sur l'action du poison. Dans chaque région distincte, la résurrection se fit, pour ainsi dire, d'un coup. Un grand nombre de témoignages établissent que l'horloge de Westminster marquait à ce moment six heures dix. D'après l'astronome royal, il était, à Greenwich, six heures douze. Un observateur très autorisé d'Est-Anglie, Laird Johnson, a, d'autre part, consigné dans son mémoire six heures vingt. Il était sept heures aux Hébrides. Pour ce qui nous concerne, nul doute possible : assis dans le cabinet de Challenger, j'avais à ce moment sous les yeux son chronomètre et j'y lus six heures un quart.

Je me sentais profondément déprimé. L'accumulation des affreux spectacles qui avaient encadré notre voyage me pesait très

lourd sur l'âme. Une surabondance de vie animale, une grande énergie physique faisaient de moi un homme peu enclin aux idées noires ; j'avais la faculté bien irlandaise de voir toujours sourire un coin de clarté dans les ténèbres : mais l'obscurité cette fois, était effrayante et totale. J'avais laissé, au bas de la maison, mes amis dresser leurs plans d'avenir. Et prostré sur une chaise, près de la fenêtre ouverte, le menton dans la main, je m'absorbais à considérer notre misère. Pouvions-nous continuer de vivre ? C'est ce qu'avant tout je me demandais. Pouvions-nous, sur un monde aboli, prolonger notre existence ? De même qu'en physique la plus grande masse attire la moindre, de même ne subirions-nous pas l'irrésistible attraction de la masse humaine passée dans l'inconnu ? Et alors, comment finirions-nous ? Par un retour du poison ? Ou la pestilence que dégagerait l'universelle décomposition, rendrait-elle la terre inhabitable ? Ou, peut-être, l'horreur de notre situation finirait-elle par nous miner et nous désagréger la cervelle ? J'en étais là de mes pensées lorsqu'un léger bruit me fit regarder la route au-dessous de moi : le vieux cheval de fiacre grimpait la côte.

Je m'avisai au même instant que des oiseaux pépiaient, que quelqu'un toussait dans la cour, que plus loin il se faisait un mouvement dans le paysage. Pourtant, je me rappelle que ce qui retint mon attention, ce fut cette antique haridelle : lente et poussive, elle grimpait la côte. Puis mes yeux allèrent au cocher, ployé sur son siège, au jeune homme penché à la portière, et qui, d'un ton assez vif, lui jetait une adresse. Ils étaient, tous les trois, indéniablement, agressivement vivants. Eh quoi ! le monde se mettait-il à revivre ? Une illusion m'avait-elle berné ? La ceinture de poison n'était-elle qu'un rêve laborieux ? Mon effarement me disposa d'abord à le croire. Mais je regardai ma main : le frottement

de la corde, quand je sonnai la cloche dans la cité, y avait déterminé une ampoule. Cette réalité me certifiait les autres. Et pourtant, le monde ressuscitait ; la vie, comme une marée montante, réenvahissait la planète. Mes yeux, errant sur la campagne, y voyaient de tous côtés le mouvement repartir, et, ce qui me confondait, repartir du point d'arrêt, le long de la même ornière. Oui, sur les terrains du golf, par exemple — était-ce bien possible ? — le jeu continuait. Ici, l'un des joueurs envoyait la balle ; là, un groupe serrait le trou. Les moissonneurs revenaient sans hâte à leur besogne. La bonne d'enfant, ayant administré une taloche à l'un de ses bambins, s'était remise à pousser devant elle la petite voiture. Chacun avait tranquillement repris son fardeau.

Je descendis l'escalier quatre à quatre. Par la porte ouverte, j'entendais les voix de mes camarades qui s'exclamaient et se congratulaient dans la cour. Quelles poignées de mains et quels rires nous échangeâmes ! Et comme Mrs Challenger nous embrassa tous d'émotion, avant de se jeter dans les bras de son mari !

« Il ne se peut tout de même pas, s'écriait lord John, que ces gens fussent endormis ! Que diable, Challenger ! vous n'allez pas me faire croire qu'ils fussent endormis, avec ces yeux écarquillés, ces membres raidis, et cette grimace de mort.

— Peut-être, en effet, répondit Challenger, étaient-ils simplement dans l'état qu'on appelle cataleptique. Au temps jadis, où la catalepsie se produisait rarement, on ne manquait pas de s'y tromper, on la prenait pour la mort. Tant que dure le phénomène, la température tombe, la respiration s'arrête, les battements du cœur cessent de se faire entendre ; c'est la mort, mais

provisoire. Et néanmoins, le cerveau même le plus compréhensif… »

Ici, Challenger sourit niaisement, les yeux clos.

« … N'arrive pas sans peine à concevoir une si brusque suspension de la vie universelle.

— Qualifiez-la, si vous voulez, de catalepsie, ce n'est après tout qu'un nom, dit Summerlee, et nous n'en savons pas davantage sur l'effet du poison, ni sur le poison lui-même ; le plus que nous puissions dire, c'est que l'éther vicié a produit une mort temporaire. »

Tassé sur le marchepied de l'automobile, Austin — de qui j'avais là-haut entendu la toux — était d'abord resté silencieux, en se tenant la tête. À présent, il marmottait entre ses dents, il promenait ses yeux sur la voiture.

« Le petit crétin ! Il ne peut donc jamais laisser les choses tranquilles ?

— Qu'y a-t-il, Austin ?

— Le graisseur qui coulait, monsieur. Quelqu'un a tripoté l'auto. Probablement le garçon jardinier. »

La figure de lord John s'allongea.

« Je ne sais ce que j'ai, continua Austin, se dressant à grand'peine sur ses jambes ; j'ai senti, pendant que je nettoyais la voiture, un drôle de malaise : j'ai dû tomber contre le marchepied. Par exemple, je garantis que le graisseur ne coulait pas ! »

Nous lui fîmes, en quelques mots, le récit, qui l'étonna beaucoup, de ce qui était arrivé, non pas seulement à lui, mais au monde. Nous lui dévoilâmes, en outre, le mystère du graisseur ouvert. Il écouta d'un air méfiant quand nous lui dîmes qu'un amateur avait conduit sa voiture, et d'un air pénétré, quand nous lui contâmes notre expédition dans la cité endormie. Je me rappelle sa conclusion.

« Alors, monsieur, vous êtes passé devant la Banque d'Angleterre ?

— Oui, Austin.

— Et les gens y dormaient tous dedans, sur les millions ?

— Mais oui.

— Dire que je n'étais pas là ! »

Et, tristement, il se remit à laver la voiture.

Des roues grincèrent sur le sable. Le vieux cab s'arrêtait à notre porte. Je vis le jeune homme qui l'occupait en descendre. Bientôt, la femme de chambre apparut, vague et tout ébouriffée, comme au sortir d'un profond sommeil. En regardant la carte qu'elle présentait sur un plateau, Challenger eut un ébrouement, ses cheveux semblèrent se hérisser.

« Un journaliste ! » gronda-t-il.

Puis, avec un sourire qui demandait grâce :

« Après tout, il est naturel qu'en de telles conjonctures le monde entier brûle de savoir ce que je pense.

— Mais, objecta Summerlee, la mission de ce jeune homme doit avoir un autre objet, car il était en route dans son fiacre avant la crise. »

Je regardai la carte : « James Baxter, correspondant du New-York Monitor, Londres. »

« Vous allez le recevoir ? dis-je.

— Non.

— Oh, George ! ayez donc un peu de gentillesse et de considération pour les autres ! L'épreuve que nous venons de subir vous a certainement appris quelque chose. »

Il sifflota, hochant sa grosse tête.

« Venimeuse engeance, hein, Malone ! Mauvaise herbe, entre les plus mauvaises de la civilisation ! Outil toujours prêt du charlatan ! Fléau de l'honnête homme ! Ces gens-là ont-ils jamais eu un mot aimable pour moi ?

— Et vous-même, est-ce que jamais vous en avez eu un pour eux ? répondis-je. Voilà un étranger qui, dans l'intention de causer avec vous, a fait un voyage : vous n'allez pas le rabrouer ?

— C'est bon, accompagnez-moi. Je vous laisse la parole. »

Murmurant, grognant, roulant, il me suivit, comme un mastiff en colère.

Le jeune Américain, d'un geste décidé, prit un bloc-notes ; et sans préambule :

« Monsieur, dit-il, mes lecteurs d'Amérique, au nom de qui je viens, vous sauront gré de quelques renseignements complémen-

taires sur le danger qui menace le monde.

— Je n'ai connaissance d'aucun danger qui menace le monde, » répondit Challenger.

Le journaliste le dévisagea, surpris.

« Je veux dire, monsieur, le risque où nous sommes d'entrer dans une ceinture d'éther empoisonné.

— Je ne redoute actuellement aucun risque de cet ordre. »

La perplexité du journaliste croissait à vue d'œil.

« Vous êtes bien le professeur Challenger ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, le professeur lui-même.

— Je ne m'explique donc pas que vous ne redoutiez aucun risque de cet ordre. Je fais allusion à votre propre lettre, parue dans le Times de ce matin. »

Ce fut le tour de Challenger de se montrer surpris.

« Ce matin ? Aucun numéro du Times n'a paru ce matin à Londres.

— Vous conviendrez certainement, monsieur, représenta l'Américain, sans se départir de son flegme, que le Times de Londres est un journal quotidien. »

Et fouillant dans une poche de son veston :

« Voici la lettre à laquelle je me réfère. »

Challenger, comprimant un rire, se frotta les mains.

« Je commence à comprendre, fit-il. Donc, c'est ce matin que vous avez lu cette lettre ?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes accouru m'interviewer ?

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous rien observé d'anormal pendant votre voyage ?

— Eh bien, à vous parler franchement, vos compatriotes me semblaient, en général, plus expansifs, plus sociables que d'ordinaire. L'homme qui me portait mes bagages s'est mis à me raconter une histoire comique, ce qui est pour moi une nouveauté dans ce pays.

— Rien de plus ?

— Non, monsieur, rien que je me rappelle.

— À quelle heure avez-vous quitté la gare de Victoria ? »

L'Américain sourit.

« Je venais pour vous interviewer, professeur ; je crois bien que vous renversez les rôles.

— Le détail en question m'intéresse. Vous rappelez-vous l'heure ?

— Sans doute. Midi et demi.

— Et vous êtes arrivé ?

— À deux heures un quart.

— Vous avez pris un fiacre ?

— Comme vous dites.

— Quelle distance supposez-vous qu'il y ait d'ici à la gare ?

— Sauf erreur, tout près de deux milles.

— Et combien de temps croyez-vous qu'il vous ait fallu pour le trajet ?

— Une heure peut-être, avec cette rosse poussive.

— De sorte qu'il devrait être trois heures ?

— Environ. Ou un tout petit peu plus.

— Regardez votre montre. »

L'Américain regarda, et ses prunelles s'arrondirent.

« Sapristi ! les aiguilles sont au plus bas. Ce canasson enfonce tous les records, évidemment. Et comme le soleil décline ! Je n'y avais pas pris garde, tout d'abord. Il y a là quelque chose d'anormal qui, certainement, m'échappe.

— Ne vous rappelez-vous pas s'il vous est rien arrivé de spécial quand vous montiez la colline ?

— Eh bien, il me semble me rappeler une forte envie de dormir. Je me souviens également qu'ayant voulu dire un mot au cocher, je ne parvins pas à attirer son attention. Sans doute par l'effet de la chaleur, et sans m'en rendre exactement compte, j'eus un moment de vertige.

— Ainsi en est-il de tous les hommes, me dit Challenger. Tous, ils ont eu un moment de vertige. Encore ignorants de la vérité, ils

vont reprendre leur tâche interrompue, comme Austin a repris sa lance d'arrosage ou le joueur de golf sa partie. Votre directeur, Malone, continuera de publier sa gazette, et sera fort ébaubi en découvrant qu'il y manque un numéro. Oui, mon jeune ami, ajouta-t-il, s'adressant au reporter américain dans un accès de bonhomie joviale, cela vous intéressera peut-être de savoir que le monde a franchi sain et sauf le courant de poison qui circule comme un Gulf-Stream à travers l'océan de l'éther. Vous voudrez bien, pour votre gouverne, noter que ce n'est pas aujourd'hui le vendredi 27 août, mais le samedi 28, et que vous êtes resté vingt-quatre heures sans connaissance dans votre fiacre sur la hauteur de Rotherfield. »

Ici s'arrête mon histoire. Ma version parut le lundi dans la Daily Gazette. Partout on la considéra comme le plus beau coup « journalistique » de tous les temps ; et il ne s'en vendit pas moins de trois millions et demi d'exemplaires. Je garde, encadrée, cette manchette magnifique :

Cette glorieuse série de titres précédait une narration de neuf colonnes et demie, premier, dernier et unique témoignage d'un spectateur oculaire pour servir à l'histoire de la planète durant une longue journée de son existence. Challenger et Summerlee traitaient dans un supplément le point de vue scientifique ; on m'avait réservé l'honneur du compte rendu. Et maintenant, je n'ai plus qu'à entonner mon Nunc dimittis, car, après cela, il ne peut y avoir que des fadaises dans ma carrière.

Mais je ne conclurai pas sur des formules tapageuses et sur un triomphe personnel. Le plus grand des journaux quotidiens ayant publié, dans la circonstance, un article de tête que tout homme

qui pense devrait mettre de côté pour le relire de temps à autre, on me permettra d'en citer l'éloquente péroraison :

« C'est un lieu commun fatigué, disait le Times, que la faiblesse de l'homme devant l'infinité des forces latentes qui l'entourent. Depuis les anciens prophètes jusqu'aux modernes philosophes, nous avons vu se transmettre à cet égard les mêmes enseignements, le même message. Mais comme toutes les vérités rebattues, celle-ci avait fini par perdre de son actualité et de son efficacité. Pour les lui rendre, une nouvelle expérience devenait nécessaire. Voici que nous sortons d'une épreuve terrible, mais salutaire. Encore étourdis par la soudaineté du choc, nous ne nous sentons pas moins amendés par la notion retrouvée de nos limitations et de notre impuissance. La leçon coûte cher au monde. Nous ne possédons encore que des données incomplètes sur le désastre ; cependant la destruction par le feu de New-York, d'Orléans et de Brighton suffirait à constituer un des plus grands drames de l'histoire. Le bilan des accidents de chemin de fer et des sinistres maritimes, quand on l'aura établi, sera d'une lecture impressionnante, bien que, d'ores et déjà, ressorte des faits que les chauffeurs de locomotives et de steamers avaient, dans la plupart des cas, avant de succomber au poison, réussi à bloquer leurs machines. Mais ce n'est pas tant le dommage matériel qui nous occupe aujourd'hui, si énorme soit-il au double point de vue des biens et des personnes ; avec le temps, tout cela peut s'oublier. Ce qui ne s'oubliera pas, ce qui continuera et devra continuer d'obséder nos imaginations, c'est la révélation des possibilités de l'univers, le coup mortel porté à notre fatuité ignorante, la démonstration faite de l'exiguité du sentier que notre existence matérielle est tenue de suivre entre deux abîmes. La gravité et l'humilité sont aujourd'hui à la base, de toutes nos émotions.

Puisse, sur ces fondements, une race plus ardente et plus pieuse bâtir un plus digne temple ! »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Ciel_empoisonn%C3%A9. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.